

# Passerelles

Revue éditée par la Commission nationale algérienne pour l'Éducation, la Culture et les Sciences  
Destinée au réseau national des Écoles associées de l'Unesco pour l'Algérie

N° 01 Octobre 2012



LE DIALOGUE DES CULTURES ENTRE  
REPLI IDENTITAIRE ET ISLAMOPHOBIE



Organisation  
des Nations Unies  
pour l'éducation,  
la science et la culture  
United Nations  
Educational, Scientific and  
Cultural Organization

Réseau des  
Écoles associées  
de l'Unesco pour  
l'Algérie  
Commission nationale  
pour l'Éducation, la  
Culture et la Science

# Passerelles



# POUR MÉMOIRE

**E**n 2012, et en dépit de difficultés matérielles diverses essentiellement liées à l'absence d'autonomie financière de la Commission nationale algérienne pour l'Unesco, de nombreuses activités ont, malgré tout, été menées à bon terme:

*1- Cette année a notamment été marquée par la visite en Algérie, pour la première fois, (avril 2012) de madame Irina Bokova, Directrice générale de l'Unesco. Au terme de cette visite à la faveur de laquelle Madame Bokova a été faite docteur honoris causa de l'université d'Alger; l'entretien qu'elle a eu avec son excellence Abdelaziz Bouteflika, Président de la République a permis d'ouvrir de nouvelles perspectives dans la coopération entre l'Algérie et l'Unesco.*

*Les nouveaux espaces de coopération ainsi envisagés lors de cet entretien s'ordonnent comme suit :*

*- Approfondissement de la coopération avec le secteur de l'enseignement technique et de la formation professionnelle. Un premier « Forum maghrébin » de l'enseignement professionnel devrait ainsi pouvoir se tenir au mois de décembre 2012 à Alger en association avec le Bureau de l'Unesco de Rabat pour le Maghreb.*

*- Elaboration, dans le cadre de la coopération avec le ministère de la Jeunesse et des sports d'un kit pédagogique pour la formation des jeunes algériens à la citoyenneté et à la participation démocratique ; organisation de formations à la citoyenneté dans les espaces scolaires et communautaires et soutien au dialogue social parmi les associations de jeunes.*

*- Programmation, avant la fin de l'année, de séances de travail avec les responsables du ministère de la Communication et des institutions de formation dans le domaine du journalisme et de l'audiovisuel ; ces séances devraient déboucher sur le renforcement des capacités des journalistes en Algérie.*

*2- Une formation continue, entièrement financée par l'Unesco dans le cadre des programmes de participation de l'Algérie, a concerné l'ensemble des fonctionnaires de la Commission nationale. Assurée par des universitaires de haut niveau, la formation a couvert divers domaines en relation avec les activités de la Commission nationale tels que les conventions environnementales et la conservation des écosystèmes, l'introduction au système juridique des commissions nationales Unesco, la méthodologie de gestion des projets et bases de données, etc...*

*3- La publication du premier numéro de la revue de la Commission nationale algérienne pour l'Unesco financée par l'Unesco dans le cadre d'un programme de participation de l'Algérie pour le biennium 2008- 2009.*

*Il est enfin heureux de constater que l'édition de ce premier numéro de « Passerelles » coïncide avec le 50ème anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, anniversaire qui est, en même temps, celui du 1<sup>er</sup> décret de création de la Commission nationale algérienne pour l'Unesco, décret datant de 1963 et complété par celui de 1966.*



# Passerelles

Revue éditée par la Commission nationale algérienne pour l'Éducation, la Culture et les Sciences

Destinée au réseau national des Ecoles associées de l'Unesco pour l'Algérie

N ° 01 Octobre 2012



Organisation  
des Nations Unies  
pour l'éducation,  
la science et la culture  
United Nations  
Educational, Scientific and  
Cultural Organization



• Réseau des  
• Ecoles associées  
• de l'Unesco pour  
• l'Algérie  
• Commission nationale  
• pour l'Education, la  
• Culture et la Science

# Commission nationale algérienne pour l'Education, la Culture et les Sciences

**C**réée par les décrets n°126/63 du 18 avril 1963 et n° 187/66 du 21 juin 1966, la Commission nationale algérienne pour l'Education, la Culture et la Science est un organe gouvernemental chargé d'intéresser l'opinion publique aux buts, aux programmes et à l'œuvre de l'Unesco. Et cela en vue de promouvoir en Algérie les idéaux de compréhension mutuelle entre les peuples et d'encourager les initiatives d'ordre intellectuel et les efforts d'éducation, en particulier dans le domaine des Droits de l'Homme, du respect de la diversité culturelle et de la protection de l'environnement.

Avec l'adhésion de l'Algérie en 1970 et en 2000 respectivement aux organisations arabe et islamique pour l'Education, la Culture et les Sciences, (Aleco et Ilesco), la Commission nationale a vu son champ d'action s'élargir pour englober la coopération avec ces deux organisations et la promotion de leurs idéaux. C'est ainsi qu'elle encourage l'usage de la langue arabe en tant que langue du savoir et la sauvegarde du patrimoine culturel arabo-musulman, et qu'elle œuvre à donner de l'Islam l'image d'une religion de paix, de progrès et d'ouverture sur le monde.

Placée sous la tutelle du Ministre de l'Education nationale qui en assure la présidence, la Commission nationale algérienne pour l'Unesco, l'Alecso et l'Isesco est composée d'une assemblée générale, d'un bureau exécutif et d'un secrétariat permanent. La direction du secrétariat est assurée par un Secrétaire général qui, selon l'article 13 du décret n°187/66, est chargé d'élaborer le rapport général d'activités que l'Algérie, en tant qu'Etat membre, doit présenter à la Conférence générale de l'Unesco, de convoquer l'assemblée générale de la Commission et d'en assurer la responsabilité administrative et financière.



## Réseau des écoles associées de l'Unesco pour l'Algérie

Fondé en 1953, le Réseau du système des écoles associées de l'Unesco ou réSEAU est un réseau mondial rassemblant aujourd'hui plus de 9000 institutions éducatives dans le monde. Ce réseau vise à promouvoir les idéaux de l'Unesco dans les établissements scolaires en œuvrant, par l'éducation, en faveur de la promotion d'une Culture de Paix et de respect des Droits de l'Homme.

Conformément aux textes de l'Unesco ratifiés par l'Algérie, tout établissement, public ou privé, urbain ou rural, d'enseignement préscolaire, primaire ou secondaire, technique ou professionnel ou de formation des enseignants, peut demander à adhérer au réSEAU en adressant une demande au coordinateur national du pays. Cette adhésion, une fois agréée par l'Unesco, permet aux établissements de s'identifier en tant qu'« Ecole associée de l'Unesco ». Ce titre les autorise, entre autres, à afficher sur leurs panneaux et documents le certificat de l'Unesco et le logo du réSEAU, de recevoir la documentation Unesco dont ils ont besoin et de créer un « Coin Unesco » dans leurs bibliothèques.

En contrepartie, les établissements reconnus en tant qu'école associée Unesco s'engagent à mener, tout au long de l'année scolaire, des activités pédagogiques et/ou extrascolaires innovantes, ayant pour but de sensibiliser les élèves à l'un des quatre thèmes suivants : 1- Les problèmes mondiaux actuels et le rôle de l'ONU; 2- l'éducation au développement durable ; 3- la Paix et les Droits de l'Homme ; 4- le respect de la diversité religieuse et culturelle. Ces activités pouvant prendre la forme de célébrations de journées internationales (journée internationale de la Paix, des Droits de l'Homme, de la Femme...etc.), de campagnes de sensibilisation (à la préservation de l'environnement, au respect des minorités religieuses...etc.) ou encore d'expéditions d'élèves sur des sites historique de valeur universelle.



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION  
Noureddine TOUALBI-THAALIBI,

COMITÉ DE RÉDACTION :

Mouloud ACHOUR  
Issam TOUALBI  
Idris KASMI  
Nacer MOUSSA-BAKHTI

CONTACT :

COMMISSION NATIONALE ALGÉRIENNE POUR  
L'ÉDUCATION, LA CULTURE ET LES SCIENCES  
(UNESCO- ISESCO - ALESCO )

PALAIS MUSTAPHA PACHA,  
06 AVENUE DE L'INDÉPENDANCE, ALGER.  
TÉL. : +213. 21.66.86.24  
FAX : +213. 21.66.82.83  
UNESCO.ALGERIE@LIVE.FR

Conception réalisation et impréssion  
*Casbah Editions -Alger*

Illustration couverture :

Khadda *Ville frontiere menacée*  
Huile sur Toile, 1974 -61x50

# Passerelles

Revue éditée par la Commission nationale algérienne pour l'Éducation, la Culture et les Sciences

Destinée au réseau national des Écoles associées de l'Unesco pour l'Algérie

- 11 **PRÉFACE**  
*Abdelatif BABA AHMED*
- 17 **LE DIALOGUE DES CULTURES À L'ÉPREUVE DE LA  
MONDIALISATION**  
*Noureddine TOUALBI-THAALIBI*
- 29 **RELIGION, VIOLENCES, MANICHÉISME : L'ORIENT FACE À  
L'OCCIDENT OU LA BIPOLARISATION IDENTITAIRE**  
*Nadir MAROUF*
- 41 **CHOC OU ALLIANCES DES CIVILISATIONS?**  
*Mustapha CHÉRIF*
- 49 **POUR UN ISLAM DE PAIX**  
*Khaled BENTOUNES*
- 61 **QUEL ISLAM SOUHAITONS-NOUS ?**  
*Abderrazzak GUESSOUM*
- 71 **DIVERSITÉ RELIGIEUSE ET LIBERTÉ DE CULTE CHEZ LES  
RÉFORMATEURS MUSULMANS DU XIXE SIÈCLE**  
*Issam TOUALBI*
- 83 **LA NOTION DE DIVERSITÉ RELIGIEUSE DU POINT DE VUE  
D'UN MYSTIQUE MUSULMAN DU XXE SIÈCLE :**  
*Idris KASMI*



# Préface

Par le Professeur Abdelatif Baba Ahmed,  
Ministre de l'Education nationale  
Président de la Commission nationale Unesco

**L**e village planétaire n'est pas pour demain mais son avènement peut-il être indéfiniment ajourné à l'heure où les impressionnantes avancées des moyens de communication déjouent les distances et les frontières géographiques ? Si la question est assurément d'actualité, la réponse nourrit encore d'interminables conjectures.

*Appelée par certains de tous leurs vœux parce qu'ils y voient le lieu de convergence et de synergie de toutes les cultures du monde, dans leur pluralité et leur diversité, la mondialisation est pressentie comme un danger par ceux aux yeux desquels elle risque de prendre la forme d'un immense lieu de dilution de valeurs patrimoniales séculaires, de modèles culturels, de modes de vie et de systèmes de représentation dont la formation et la préservation se sont réalisées au fil des siècles et au prix d'immenses sacrifices. Ceux-là s'emploient obstinément à contrarier toutes les initiatives visant à instaurer un nouvel ordre culturel en multipliant contingences et objections.*

*L'avenir proche dira l'inanité ou la pertinence des réflexes de défense visant à prémunir les cultures nationales contre les risques réels ou supposés de métissage négatif, de dévalorisation ou de disparition. D'ores et déjà, certaines conduites indiquent que l'on ne peut emprunter à contre-*

*sens les voies de l'histoire et se trouvent impliquées dans un dialogue des cultures d'une extraordinaire fécondité. Dans le même temps, les questions liées au respect des différences culturelles et religieuses, au rejet de la « hiérarchisation », au refus de la standardisation, à la nécessité de préserver les fondamentaux dans le cadre d'une mondialisation responsable mobilisent la réflexion et suscitent échanges et débats.*

*La contribution du Professeur Noureddine Toualbi-Thaâlibi dans ce numéro de **Passerelles** rend compte de l'importance de ces problématiques génératrices d'une littérature abondante, comme elle sous-entend le rôle éminent attendu de l'Unesco dans la mise en place de politiques propres à promouvoir cette convivialité culturelle indemne de tout germe de discorde, sans laquelle la paix entre les hommes sera pour longtemps encore un vœu pieux.*

*Il est indéniable que l'Unesco encadre et anime un travail considérable de promotion, de mise en valeur, de réhabilitation des fleurons du patrimoine de l'humanité, par-delà les contingences de la nationalité et de la géographie. Ce travail de préservation et de classement a porté sur des multitudes de ces œuvres qui ponctuent le temps et l'espace comme autant de balises du génie de l'homme et des forces de la nature, les soustrayant aux atteintes de toutes sortes qui ont déjà gommé de la surface du globe des multitudes d'autres.*

*L'action de l'Unesco a souvent pris figure de véritable défi au regard des difficultés multiples qui surgissent dans la conduite du moindre programme. Défi aux résistances multiformes, à l'insuffisance de qualification, voire à la désinvolture et plus encore à l'inertie...*

*Sur ce chapitre, on ne saurait ignorer la part déterminante prise par l'Organisation dans le regain d'attention manifesté par les pouvoirs publics algériens concernés aux nombreux sites, monuments et autres édifices de notre pays que l'action conjuguée du temps et des hommes a gravement lésés.*

*Réaffirmée régulièrement dès le lendemain de l'indépendance et encore tout dernièrement, par la visite marquante de Madame la Directrice générale, la coopération de l'Algérie avec l'Unesco s'est traduite notamment par la mise en place de nombreux programmes et la conclusion de plusieurs conventions.*

*Ainsi, au-delà des domaines ciblés, qui ont généré des réalisations ambitieuses avec les secteurs de l'Education nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Culture, la sollicitude dont a bénéficié l'Algérie auprès de l'Unesco est exemplaire. Nous n'en voulons pour preuves, entre tant d'autres, que l'inscription sur la liste du patrimoine mondial de sites comme la Casbah d'Alger, la Kalaa des Beni Hammad, le Tassili N'Ajjer, la vallée du M'zab, etc., la convention sur la protection du patrimoine culturel immatériel, le programme d'appui à la réforme du système éducatif algérien et, auparavant (en 1997), l'admission de l'Algérie au réseau des Ecoles associées de l'Unesco, réseau dont il convient de souligner l'importance en tant qu'instrument du renforcement du dialogue entre les civilisations, de perfectionnement des méthodes pédagogiques, d'édification de la paix dans l'esprit des êtres humains...*

*Si la commission nationale a choisi de consacrer le sommaire de ce premier numéro à des centres d'intérêt liés au patrimoine immatériel immense qu'est la production intellectuelle, à la fois sujet et objet du dialogue interculturel, c'est précisément pour dire à quel point l'instauration d'une relation apaisée entre les nations qui y aspirent réellement est tributaire de la connaissance qu'elles ont les unes des autres.*

*Ce dialogue, à l'heure actuelle dominé par des thématiques en rapport direct avec la religion, est malheureusement parasité par des interférences qui rendent souvent inaudible le discours de paix et de compréhension mutuelle évoqué à l'article premier de l'acte constitutif de l'Unesco. C'est la raison pour laquelle il lui a été ménagé dans ce numéro un espace directement proportionnel à son actualité, à sa nécessaire réactivation, à l'intérêt qui lui est accordé par la société algérienne, mais aussi à sa complexité.*

*Lié à la résurgence des polémiques sur la religion musulmane, ce thème est assez important pour qu'y voisinent et s'y complètent des approches pluridisciplinaires développées par ailleurs par des compétences intellectuelles à qui est reconnue une autorité incontestable dans leurs domaines d'étude respectifs.*

*Historiens, anthropologues, sociologues, exégètes, spécialistes du dialogue interculturel interviennent tour à tour pour éclairer la prodigieuse fécondité thématique de ce domaine d'étude mais également rendre compte de la pluralité des approches et des angles de vue. L'islam a*

*singulièrement focalisé l'attention non seulement des auteurs mais aussi du public le plus large depuis maintenant plus de trois décennies. Les aspects politiques, sociaux, économiques, culturels... en sont analysés à la lumière de la nouvelle carte du monde née du syndrome de septembre 2001.*

*La pertinence des sujets abordés ici doit autant à l'expertise des auteurs qu'à la prise en compte par ces derniers des nombreux « démembrements » de l'islamologie et de la sociologie. Intervenant sur la bipolarisation identitaire Orient-Occident, le Professeur Nadir Marouf s'interroge quant à lui sur la violence terroriste en Algérie qui, écrit-il, prenant la religion comme mobile ou comme otage, a longtemps posé un problème de méthode d'approche.*

*Sous le titre « Choc ou alliances des civilisations », le Professeur Mustapha Cherif propose un regard critique sur l'état actuel du dialogue des civilisations dont il estime qu'il est battu en brèche par la logique de la confrontation du fait de l'ignorance, des injustices et de la stratégie d'hégémonie. Déplorant le regain de xénophobie, d'une part et de fanatisme de l'autre, il en appelle à l'instauration d'une dynamique fondée sur la recherche du savoir et le débat interculturel, dans le respect mutuel.*

*Le souci de lever les malentendus qui obèrent de façon parfois rédhibitoire les relations entre les sociétés arabo-musulmanes et occidentales est ainsi à la base de la réflexion développée par le guide spirituel de la confrérie soufie darqawiya-shadhuliyya-Alawiyya, M. Khaled Bentounès, éminent islamologue, qui y voit l'unique voie d'accès à des relations sereines entre les deux grands ensembles civilisationnels.*

*Le Professeur Abderrazak Guessoum, lui, dans une contribution intitulée « Quel Islam souhaitons-nous ? », réfutant des notions comme celles d'Islam « africain », ou « asiatique », « communiste » ou « monarchique », « radical » ou « modéré », soutient que l'Islam originel est un dénominateur commun pour tous les peuples, au-delà de leurs divergences culturelles et raciales .*

*S'intéressant à la diversité religieuse en Islam, le Dr. Issam Toualbi tente, non sans pertinence, de mettre en débat les idées toutes faites et les présupposés qui décrédibilisent les écrits sur la culture juridique*

*musulmane, considérant que le rigorisme excessif avec lequel le statut du non-musulman est aujourd'hui perçu par la majeure partie des juristes de l'Islam contribue à nourrir tous les préjugés antimusulmans.*

*Vient clore ce premier numéro, la passionnante contribution que Cheikh Kasmi Idris, président d'honneur de l'Association Sidi Abderrahmane At-Thaalibi pour la préservation du patrimoine, consacre à la célèbre « Lettre à l'Occident », du grand mystique de Mostaganem (Algérie), le Cheikh Ahmed al-Alaoui, dont l'œuvre est considérée non sans raison comme s'inscrivant dans le droit fil de la longue lignée des grands maîtres spirituels du Maghreb, guides par excellence des populations en quête d'espérance, dans un monde en changement constant.*

*C'est bien cette idée qui a présidé à la création de la présente revue dont il est bon de savoir qu'elle est entièrement financée par l'Unesco et qu'elle est la toute première éditée par la commission nationale algérienne. Est-il besoin par ailleurs de noter que sa naissance intervient, coïncidence heureuse assurément, au moment où l'Algérie célèbre le cinquantième anniversaire de la reconquête de son indépendance ?*

*Il me plaît, pour terminer, d'adresser mes vives félicitations au Professeur Noureddine Toualbi-Thaâlibi, Secrétaire général de la Commission nationale algérienne et à l'équipe de chercheurs qui a bien voulu l'entourer dans la confection de ce premier numéro de Passerelles, revue de haute facture épistémologique et à laquelle je souhaite longue vie.*





# LE DIALOGUE DES CULTURES À L'ÉPREUVE DE LA MONDIALISATION

Noureddine TOUALBI–THAALIBI

Secrétaire général de la Commission nationale algérienne pour  
l'Unesco, l'Alecso et l'Isesco  
Ancien Recteur de l'Université d'Alger.

## **Résumé :**

*L'économie générale de cette réflexion restitue en partie celle du titre donné à cette publication. Il y est analysé la situation particulièrement controversée d'un principe théorique abstrait – le dialogue des cultures – objet fertile d'une épistémologie quasi incantatoire que la dure épreuve de la réalité des rapports interculturels dans le monde rend aujourd'hui incertain. Ceci en tant que l'islamophobie qui représente, dans le fond, un canevas de mécanismes primaires d'intolérance et de rejet principal des différences culturelles et religieuses de l'autre nourrit toujours, en retour, des réactions de crispation et de « barricadement » identitaires, réactions qui hypothèquent dangereusement la possibilité d'un véritable dialogue des cultures en rendant, corrélativement, les conditions futures de la paix dans le monde incertaines. L'histoire récente montre régulièrement pourquoi les violences ethniques ou religieuses représentent le plus souvent des réactions de défense que les pays pauvres, victimes sacrificielles de leur exclusion économique et technologique du monde, opposent désespérément à l'hégémonie planétaire des grandes puissances. Et à leur mégalomanie culturelle aussi bien.*

## **Mots-clés :**

*Mondialisation – exclusion – culture – identité - développement -*

## INTRODUCTION

---

Pour introduire le débat sur l'importance de la diversité culturelle face à la question cruciale de la mondialisation, il me revient à l'esprit un propos tenu en 1921 par Mahatma Gandhi qui fut l'un des chantres les plus prestigieux de la paix dans le monde : « Je ne veux pas que ma maison soit entourée de murs de toutes parts et mes fenêtres barricadées. Je veux que les cultures de tous les pays puissent souffler aussi librement que possible à travers ma maison. Mais je refuse de me laisser emporter par aucune ».

### LA GLOBALISATION DU MONDE :

S'il est aujourd'hui un concept à la mode, c'est bien celui de la mondialisation qui apparaît, à première vue, comme ayant une connotation strictement économique. Il n'en est pourtant rien si l'on admet que l'incidence de la mondialisation sur l'identité culturelle peut avoir un effet dévastateur en raison de multiples facteurs d'érosion qu'elle produit sur les cultures originelles tels que les flux mondiaux de biens, d'idées, de modèles culturels, toutes choses que favorise la globalisation de l'économie du monde et qui peuvent, à des degrés divers, constituer une véritable menace pour les cultures nationales autochtones.

Il faut bien comprendre que cette « américanisation du monde » dont parlait Régis Debray, n'est malheureusement plus un « rêve », mais plutôt une formidable contrainte imposée à tous les ensembles retardataires qui auront du mal à survivre aux multiples défis et enjeux du nouveau millénaire.

Car, et par-delà le prétexte de la nécessaire démocratisation sociale des pays musulmans à laquelle appellent régulièrement les grandes puissances, il faut bien comprendre maintenant que l'injonction implicite faite à ces pays laisse perplexe : ils ne sont pas moins invités à se muer, à partir du peu qui les distingue, en sociétés intelligentes, pragmatiques et entièrement vouées à la seule religion qui compte : la performance économique !

A ces nouveaux ensembles froids et déshumanisés, les spécialistes de la prospective ont déjà donné le nom effrayant de « turbo-capitalisme » pour évoquer cette mondialisation féroce qui fera plus de perdants que de gagnants. Aussi faut-il bien en prendre conscience et s'y tôt préparer: dans ce nouveau monde de moins en moins clément, de moins en moins scrupuleux, les nations faibles et versatiles qui auront manqué à leur devoir d'audace et de clairvoyance seront irrémédiablement exclues de la compétition internationale pour cette raison qu'elles auront négligé, dans un univers en changement accéléré, de tenir compte des valeurs adaptatives à la modernité intellectuelle et sociale.

Et le moment venu, il faudra bien admettre qu'aucun Sommet au monde, qu'il soit de Mexico ou d'ailleurs, ne pourra changer grand-chose à la misère et à la solitude qui menacent les pays les plus pauvres.

Le sentiment d'impuissance et les sourdes frustrations que provoquent ça et là les impératifs économiques et culturels de la globalisation de l'économie mondiale, forment – à n'en pas douter – l'une des raisons explicatives du « repli identitaire » qu'un certain nombre de populations arabes et musulmanes, désenchantées, opposent aujourd'hui à la volonté des grandes puissances qui tentent de leur imposer un modèle culturel et identitaire antinomique du leur.

L'histoire récente montre bien que les violences ethniques ou religieuses ou ces « identités meurtrières » dont parle Amin Maalouf (1998), représentent en premier lieu des réactions culturelles de

défense que les pays du Sud, victimes sacrificielles de leur exclusion économique et technologique du monde, opposent désespérément à l'hégémonisme planétaire des grandes puissances.

Aussi est-il urgent aujourd'hui d'admettre que la question de la répartition équitable des richesses mondiales constitue encore l'un des facteurs essentiels de résolution des conflits à l'échelle planétaire et le plus sûr moyen de travailler à garantir la paix dans le monde.

Mais à supposer un seul instant que cette répartition puisse un jour quitter le domaine du rêve pour se concrétiser dans le réel, elle ne devrait, pour autant, conduire ni à l'exclusion, ni à la domination, mais plutôt à une volonté de partage : partage d'une même planète à préserver et à laisser en héritage aux générations futures (c'est le sens même du concept de « développement durable »), partage des savoir-faire, des technologies nouvelles et des acquis de la science, le tout dans le respect bien compris des différences culturelles et religieuses.

C'est même dans cet ordre d'idées que la Déclaration universelle de l'Unesco sur la diversité culturelle (2 novembre 2001), fait du respect des particularismes culturels et identitaires l'un des nouveaux défis du nouveau millénaire. Et comme l'explique très justement le texte de l'Unesco, cette exigence du respect de l'altérité n'est pas de nature à provoquer des « chocs » ou conflits de civilisations pour cette raison que, précisément, elle constitue le meilleur rempart contre la violence induite par les effets pervers de la mondialisation économique qui place, comme on sait, « la marchandise au centre du monde ».

A partir de là, le respect de la diversité culturelle devrait être interprété dans sa stricte vocation de facteur de promotion de la convivialité interculturelle. Car il introduit l'idée d'un dialogue permanent entre cultures et civilisations, entre gens différents d'un même monde convaincus que quelles que soient leurs traditions culturelles et leurs croyances religieuses, un jour viendra où tous les hommes de la terre se résoudreont à faire leur la prémonition

de Teilhard de Chardin (1963) qui disait que « partis de versants opposés, mais à l'assaut d'une même montagne, tous les hommes vont inévitablement se retrouver sur une même cime ».

Il faut d'ailleurs savoir que cette importante Déclaration de l'Unesco qui fut adoptée à l'unanimité par la 31<sup>ème</sup> session de la Conférence générale au lendemain des événements du 11 septembre 2001, a pu donner aux États l'occasion solennelle de réaffirmer leur conviction que le dialogue interculturel constitue le meilleur gage pour la paix dans le monde. De fait, cette déclaration rejette catégoriquement la thèse de conflits inéluctables entre cultures et civilisations et va même -fait nouveau- jusqu'à élever la notion de diversité culturelle au rang de « patrimoine commun de l'humanité ».

Ceci a d'ailleurs pu faire dire à l'ancien Directeur général de l'Unesco (2006) que la mise en œuvre de la philosophie portée par cette résolution devrait non seulement promouvoir le respect, à l'échelle du monde, des différences culturelles et religieuses, mais pourrait même contribuer à « humaniser la mondialisation ».

## LE DÉSENCHANTEMENT DU MONDE

Il s'agit à présent d'aller vers une réflexion moins théorique, mais davantage fondée sur la réalité actuelle des rapports entre le Nord et le Sud de la planète, rapports qui, quoique de longue date déséquilibrés, s'aggravent brutalement aujourd'hui sous l'effet d'une violence mondiale d'un nouveau genre. Celle-ci prend, comme on va le voir, prétexte des différences culturelles et religieuses pour s'exprimer et s'exacerber.

On sait, par exemple, que la littérature occidentale foisonne d'exemples réducteurs de la question de la diversité culturelle à une opposition de niveaux de civilisation entre sociétés. Et bien qu'il s'en défende régulièrement, l'histoire témoigne d'une inclination quasi-naturelle de l'Occident à user d'une logique ethnocentrique pour étendre son pouvoir réel et symbolique sur le reste du monde.

Le monde occidental a d'ailleurs beau jeu de rappeler, à intervalles réguliers, sa disponibilité à entretenir avec le monde arabe et musulman des relations privilégiées d'amitié et de compréhension mutuelle. Mais force est de constater que le regard qu'il porte sur la culture et religion musulmanes reste malgré tout infléchi par une série de prénotions sociologiques et d'impératifs politiques et économiques qui ont tous pour effet de nuire à l'équilibre souhaité des relations.

Nul n'ignore aujourd'hui pourquoi les tragiques événements du 11 septembre 2001 ont malencontreusement servi de prétexte au déclenchement de véritables campagnes médiatiques de stigmatisation injuste à l'adresse de la culture et de la civilisation musulmanes.

Il faut bien reconnaître cependant qu'à l'issue de cette tragédie américaine unanimement condamnée, une bonne partie de l'élite occidentale s'était employée à apaiser le climat de tension internationale qui en avait résulté, en tentant, en particulier, de récuser l'équation réductrice de l'Islam à un catalogue sur la violence politique et le terrorisme international. Aussi, un grand nombre d'intellectuels et de personnalités politiques avaient appelé à se défier de ces réductionnismes tapageurs en faisant parfois œuvre, pour certains, de didactique islamique pour prévenir la confusion et l'amalgame.

Mais pour autant que cet effort de clarification était effectivement souhaitable, il demeure aujourd'hui encore insuffisant pour désamorcer une crise de confiance qu'alimentent, du côté des pays musulmans, deux ordres de faits concurrents :

1/ Le désenchantement du monde atteignant des niveaux dramatiques auprès de générations entières de la jeunesse arabe et musulmane, la crispation réactionnelle dans les valeurs « refuge » de la tradition culturelle tend de plus en plus à fonctionner comme un rempart symbolique d'auto-défense face à l'angoisse existentielle

qui frappe les pays les plus pauvres. Dans un monde de plus en plus tumultueux et à l'avenir incertain, l'Islam radical est ainsi en passe de représenter, dans l'imaginaire social arabo-musulman, l'issue salutaire à l'aporie actuelle du monde.

2/ C'est commettre un véritable truisme que de rappeler, à l'adresse des pourfendeurs de la religion musulmane, le caractère éminemment universaliste du texte coranique. La philosophie des droits de l'homme y tient une place centrale et l'obligation de la tolérance liée à la diversité culturelle et religieuse y est même donnée, en de nombreuses occurrences, sous une forme impérative. Si bien que le monde arabe et musulman est pour ainsi dire naturellement réceptif à l'idée générale de la culture de paix telle qu'elle est aujourd'hui formalisée dans les textes fondamentaux des Nations Unies. Au reste et bien avant que ces textes n'aient été suffisamment pensés, des mystiques de renom tels que Ibn Arabi, Averroès et, maintenant plus près de nous, le cheikh Kh. Bentounès - qui d'ailleurs a bien voulu, en ce numéro inaugural, nous faire l'amitié d'enrichir cette publication par un texte original dans lequel il nous rappelle en quoi l'Islam est, dans sa matrice même, une religion de paix et de convivialité interculturelle – tous ces mystiques et penseurs bien que diversement inspirés, n'ont eu de cesse de montrer comment la religion musulmane fait l'exemplarité en matière de défense des droits de la personne humaine et du respect des différences culturelles et religieuses.

Or voilà qu'au moment précis où cette représentation moderniste de l'homme parvenait enfin à quitter le plan du principe théologique ou philosophique abstrait pour opérer un ancrage décisif dans la société civile musulmane, voilà donc que des facteurs de « dissuasion » exogènes à ces sociétés viennent brutalement en compromettre dangereusement l'ancrage.

1/ Le premier facteur est, on l'a vu, de l'ordre du symbolique. Il répond au caractère assignataire de la mondialisation qui induit, au niveau de l'imaginaire arabo-musulman, un sentiment de déroute doublement motivé : à l'angoisse légitime résultant des enjeux



strictement économiques et consacrant le triomphe du capitalisme mondial, se superpose un réflexe de défense de rejet principal de la « valeur occidentale » désormais interprétée par les populations arabes et musulmanes autochtones comme une force d'hégémonie culturelle et identitaire *stricto sensu*.

2/ Le second facteur est plus volontiers sociologique. Il correspond à tous ces mouvements spontanés de solidarité intercommunautaire qui surgissent à chaque fois qu'un épisode dans les rapports Nord-Sud s'assortit d'une atteinte grave aux symboles ethniques et religieux du monde arabo-musulman. L'exemple des violences ayant corrélé la publication des caricatures représentant péjorativement le Prophète de l'Islam est significatif de ces situations qui font régulièrement le prétexte à des mouvements de protestation communautaire opérant au moyen de mécanismes de sur-affirmation identitaire. Aujourd'hui encore et comme pour enfoncer davantage le clou de ces provocations inutiles, c'est au moyen d'une « imposture cinématographique » intitulée « l'innocence des musulmans » (Septembre 2012) que se confirme ce besoin quasi névrotique - car irréversible - d'attitudes blasphématoires à l'encontre de la personnalité du Prophète de l'Islam.

Comment donc dans ces conditions de conflit feutré ne pas admettre que l'atteinte symbolique à la valeur culturelle endogène suscite toujours, en réaction de défense, le repli dans le particularisme culturel et religieux. Et que celui-ci a alors toutes les chances de déboucher sur un réflexe d'acculturation antagoniste favorisant, en dernière instance, un discours d'excommunication de l'altérité culturelle et identitaire propre au modèle occidental.

Dans ce locus particulier, il n'est donc plus étonnant que les récriminations de l'opinion arabe et musulmane s'emploient, à intervalles réguliers, à fustiger les valeurs de l'Occident, lesquelles, on le voit bien à présent, sont de nature à potentialiser les motifs de discorde entre cultures musulmane et judéo-chrétienne.

Mais le véritable danger est que ce sont maintenant les valeurs les

plus emblématiques de la culture et de la civilisation occidentales, soit la culture démocratique et les droits de l'homme, qui semblent aujourd'hui le moins résister à cette stigmatisation, faisant légitimement craindre à quelques démocraties musulmanes en formation, l'accentuation des points de rupture entre le Nord et le Sud de la planète.

Il est donc temps d'aller vers une nouvelle pédagogie de la tolérance et de la convivialité interculturelle dont il reste cependant à imaginer les formes, le contenu et les méthodes. Auparavant, il nous faudra sans doute reconnaître que celle qui a jusque-là prévalu a vécu. Non qu'elle ait manqué, dans son principe philosophique abstrait, de volonté de partage ou de générosité, mais parce qu'elle a insuffisamment tenu compte des disparités socio-économiques et culturelles qui travaillent le monde réel et des infidélités inévitables du temps historique.

Deux points restent à noter avant de clore cette rapide réflexion :

1- Le premier a trait à la problématique générale des droits de l'homme dont chacun de nous peut aujourd'hui apprécier le degré de dégradation sémantique dont elle est régulièrement l'objet. N'est-il pas vrai que c'est maintenant au nom de cette valeur emblématique des Nations Unies que des néologismes d'un nouveau genre tels que ceux de « droit et devoir d'ingérence », de « défaillance de souveraineté » et même, depuis peu, celui de « gouvernance faillie » – notez le caractère sentencieux du mot – ont fait une brutale apparition dans le lexique réaménagé du droit international pour justifier diverses atteintes au principe sacro-saint de la souveraineté des Etats ? Première question : peut-on, sérieusement, dans ces conditions d'ingérence intolérable dans les affaires d'Etats supposés souverains prétendre lutter contre l'instrumentalisation politique du religieux quand, dans le même temps, la communauté internationale détourne volontiers les yeux sur celle, assurément aussi grave, du droit humanitaire ? Ce proton pseudos – ou premier fallace – dans les rapports déjà bien tumultueux entre le Nord et le Sud de la planète, est décidément trop gros pour passer inaperçu. Disons,

pour faire court à ce sujet, que le moindre de ses effets est qu'il nourrit le risque de frapper à mort la culture démocratique des droits de l'homme auprès des populations musulmanes qui interprètent déjà ces singulières perversions sémantiques comme une nouvelle confirmation du caractère naturellement belliqueux et hégémonique de la culture occidentale.

Tel fut d'ailleurs, très précisément, l'objet de mon intervention dans une tribune de l'Unesco en 2007 quand, à l'occasion d'une plénière des Ambassadeurs réunis à l'occasion de la commémoration du cinquantenaire des droits de l'homme, je me suis senti en devoir d'appeler les participants à se défier des tentations d'instrumentalisation politique de la question des droits de l'homme, tant celle-ci, disais-je, est porteuse de tous les dangers pour l'avenir de la paix dans le monde.

2- En tant que doctrine religieuse et philosophie de l'être dans le monde, l'Islam n'a assurément pas à rougir de l'utilisation politique dont il peut faire l'objet ça et là et ne devrait donc en aucune manière se sentir responsable des actes de violence politique qui sont régulièrement perpétrés en son nom. Du reste, la cause est depuis longtemps entendue tant la majorité des musulmans à travers le monde est de longue date acquise à la nature humaniste du message coranique pour qu'elle n'ait à éprouver aucune forme de culpabilité culturelle face aux dévoiements de ces nouveaux « prophètes de nos temps de détresse » comme l'écrivait très justement le poète Hölderlin. C'est que à travers leurs nombreux méfaits commis au nom de l'Islam, ces faux dévots portent gravement atteinte à l'intégrité du texte coranique en le présentant comme ils le font sous la forme tronquée d'un catalogue sur l'intolérance culturelle et la violence religieuse. Est-ce donc en réaction à cette angoisse de dénaturaison identitaire que, depuis les attentats du 11 Septembre 2001, les représentants officiels des institutions éducatives et culturelles dans le monde arabe et musulman se satisfont d'avoir trouvé la fausse parade en usant à l'excès du thème générique du dialogue des cultures et des civilisations pour en faire un véritable crédo culturel sinon

même un « fond de commerce » ? Et c'est alors à moindre frais que ces nouveaux maîtres de la gnose, incapables par ailleurs de mesurer correctement la faillite des missions d'éducation des institutions dont ils ont officiellement la charge, s'efforcent aujourd'hui d'y suppléer par des incantations interminables et au demeurant pathétiques en faveur du dialogue interreligieux. Ces représentants du monde culturel musulman seraient sans doute mieux avisés aujourd'hui de mettre un terme à leurs peurs et atermoiements. Ils devraient plutôt se résoudre à regarder bien en face les véritables problèmes qui se posent avec acuité à leurs sociétés : ceux, en particulier, qui frappent d'indigence leurs modes de gouvernance sociale et éducative et qui provoquent, en corollaire, le désespoir des jeunes musulmans de plus en plus séduits, faute de mieux, par une vision mortifère et eschatologique du monde.

N'avait-il pas raison Friedrich Engels, de dire que si, en effet, les hommes font l'histoire, « ils ne savent jamais l'histoire qu'ils font ».

### **Du même auteur :**

*La circoncision, blessure narcissique ou promotion sociale* – SNED – Alger, 1975 – Enal – Alger, 1982, Anep – Alger, 2004.

*Religion, rites et mutations. Psychosociologie du sacré en Algérie* – Enal – Alger, 1984.

*Le sacré ambigu* – Enal – Alger, 1984

*Ecole, idéologie et droits de l'homme. Le modèle algérien* Casbah-Editions – Alger, 1998 et 2004

*L'identité au Maghreb ; L'errance.* Casbah-Editions – Alger, 2000 et 2001

*La refonte de l'éducation en Algérie. Défis et enjeux d'une société en mutation.* MEN. et Unesco, ouvrage collectif – Alger, 2005

*L'ordre et le désordre* – Casbah-Editions – Alger, 2006

*Islam et identité nationale* – (Collectif)–l'Harmattan – Paris, 2009



# RELIGION, VIOLENCES, MANICHÉISME: L'ORIENT FACE À L'OCCIDENT OU LA BIPOLARISATION IDENTITAIRE

Nadir MAROUF

Professeur émérite en anthropo-écologie à l'Université de Picardie -  
Jules Vernes

Ancien Doyen de la Faculté des Sciences Humaines de l' Université  
d'Oran

## **Résumé :**

*Lorsqu'on examine à grands traits ce qu'ont pu représenter les forces démocratiques dans les pays arabes et l'aide si feutrée qui leur fut apportée par l'Occident, n'y a-t-il pas lieu de se demander si cette attitude ne relève pas d'un profond préjugé déterministe selon lequel la démocratie serait impossible chez les Arabes ? Ou ne faut-il pas plutôt croire que c'est l'idée de voir la démocratie appliquée « chez les autres » qui suscite la crainte d'une partie des leaders occidentaux, du fait de remettre en cause certains privilèges obtenus jusque-là auprès d'oligarchies régnautes dont les largesses n'avaient rien à voir avec la démocratie ? Chaque société a certes tendance à s'investir de normes et de valeurs dont l'ancrage identitaire est si fort qu'on ne peut imaginer que le monde puisse être décodé autrement. Mais ici, c'est le droit à la différence qui semble ne pas parvenir à dépasser les limites du national : celles de l'Occident chrétien façonné par dix siècles d'acculturation. Il faut néanmoins sortir de l'impasse ; si les deux systèmes de credo (monde musulman d'un côté, monde occidental de l'autre) ne sont pas des cercles sécants, s'ils s'offrent comme irréductibles l'un à l'autre, il faut forcer aujourd'hui ce déterminisme. Nous sommes impérativement requis pour nous positionner dans cet entrelacs, cet espace interstitiel qui est comme un pont contre l'exclusive et le monologue. Cette position doit être celle d'un lieu qui soit de nulle part, celle du citoyen du monde à l'abri de tout centrisme.*

## *Mots-clés :*

*Démocratie - Colonialisme - Orient - Occident - Arabe*

**L**a violence terroriste en Algérie, prenant la religion comme mobile ou comme otage, a longtemps posé un problème de méthode d'approche : qu'elle s'appuie sur des causalités internes (analyse de l'État, du pouvoir, de la désaffection de la rente, du népotisme et de la corruption...etc.) ou sur des causes externes (mainmise américaine sur l'économie pétrolière, instrumentation de l'islam contre le communisme, contexte géopolitique des sympathies occidentales pour les fondamentalistes, notamment en Algérie, porteurs présumés d'une alternative originale – c'est-à-dire non occidentale – à certaines dictatures arabes, etc.), ces deux démarches peuvent difficilement être articulées en « input » et « output ». En effet, il est plus facile de les juxtaposer en termes de faits corrélatifs que d'en déchiffrer la causalité, sachant de surcroît que les deux cadres d'analyse se situent à des échelles différentes.

C'est pour contribuer à cette articulation que nous voudrions mener ici notre réflexion. Il s'agit, en l'occurrence de signaler, au plan épistémologique, l'émergence de nouvelles polarités dyadiques, qui s'expriment sur le terrain identitaire.

Le segment « macro-communautaire », bloc contre bloc, s'annonce sous le signe résurgent des fractures médiévales entre Orient et Occident, seul bipôle visible alors, à l'échelle planétaire, à avoir structuré non seulement la géopolitique circum-méditerranéenne mais l'économie, voire la culture et l'art à l'avenant : à titre

d'exemple, les chansons de geste consubstantielles des croisades (épopée de Roland) présupposaient une conflictualité ontologique d'avec les Sarrasins.

Le retour du culturel comme paradigme explicatif du monde d'aujourd'hui, prenant le relais du paradigme classe contre classe, et du tiers-mondisme sous-jacent qui l'accompagnait, n'est rien d'autre que le « retour du refoulé ». Mais il n'est pas utile d'en restituer l'itinéraire en termes de filiation, voire de diachronie.

C'est pourquoi la contemporanéité de cette bi-partition peut paraître métaphorique, et à ce titre nous empêcher de la poser comme « archétypalement » récurrente, donc synchronique. En même temps, on ne peut pas ne pas être obsédé par les formes nouvelles que revêtent les manichéismes d'aujourd'hui.

En gardant une égale distance entre un structuralisme atemporel et un « conjoncturalisme » qui nie le bien-fondé de cette récurrence ou plaide pour l'originalité du moment, il est possible d'entrevoir la mise en évidence de la visibilité paroxystique de l'adversité religieuse du côté occidental, à la fois comme une lecture manichéenne, exposée à voix haute par « l'oncle Sam » américain, mais acceptée facilement par l'Occident tout entier, et comme une manipulation rentable permettant à moindre frais d'exercer un contrôle direct sur les États pétroliers du Maghreb et d'Orient.

Lorsqu'on examine à grands traits ce qu'ont représenté les forces démocratiques dans les pays arabes et l'aide qui a pu leur être apportée par l'Occident, on peut se demander si cette lâcheté ne relève pas d'un profond préjugé déterministe, c'est-à-dire de l'idée que la démocratie est impossible chez les Arabes.

Le deal américain avec les ays du Golfe semble auprès des premiers de moins en moins fiable, et la bénédiction américaine quant à l'usage formel et anachronique de la chari'a par ses protégés arabes n'est plus suffisante pour maintenir la cohésion sociale. Les fractures existent désormais entre la base et le sommet et l'islam par le haut manipulé jusque-là par l'impérialisme américain échappe désormais



à son contrôle comme à celui des pays concernés. D'où les tentatives subtiles de régulation à travers des cautions, y compris financières, à l'égard des Talibans, de la part des membres du sérail arabe dans les régions du Golfe. Le pouvoir américain n'est donc pas rassuré sur les capacités du maintien de la paix sociale dans ces régions.

Nous sommes bien, géopolitiquement, dans un contexte de *Reconquista*, c'est-à-dire de recolonisation, ce qui suppose que la rationalité marchande de type néocolonial est en passe d'atteindre ses limites structurelles. C'est précisément dans ce contexte qu'on peut comprendre la radicalisation américaine à l'égard du peuple palestinien et la solidarité sans partage qu'elle manifeste à l'égard du gouvernement israélien.

Aujourd'hui, la cause palestinienne est prétexte pour mettre en jeu la théorie du « grain de sable ». Il faut enrayer le grain de sable qui risque de ralentir, voire compromettre la marche victorieuse de la mondialisation. L'exacerbation obsessionnelle de la visibilité religieuse dans la cause palestinienne et le mépris manifesté à l'égard de tous ceux qui en Palestine, comme en Algérie durant la terrible décennie, comme ailleurs dans les pays arabes dont les gouvernements sont jugés « dangereux », se reconnaissent dans la culture séculière, démocratique et progressiste, c'est-à-dire dans le droit fil des valeurs revendiquées par les sociétés occidentales, procède de la construction délibérée de la bipolarité à fondement éthico-normatif, culturel, de la mise en circulation d'un manichéisme aveugle, nouvelle donne.

Dans le cas où ce préjugé n'est pas retenu, la démocratie chez les autres peut faire peur, c'est-à-dire remettre en cause certains privilèges obtenus jusque-là auprès d'oligarchies régnautes dont les largesses n'avaient rien à voir avec la démocratie.

Aussi, voudrions-nous, à la lueur de ce panorama général, approfondir la question du fondement actuel de la pertinence de la partition catégorielle « Orient-Occident ».

Nous vivons de nouveau une ère de prosélytisme, de profession de foi proche du messianisme, voire du millénarisme d'antan et qui

semble agir comme une récurrence. Comme par hasard, ce fut à l'orée de l'An Mil que le système féodal commença à prendre « forme » (*gestalt*) en Occident, à la faveur d'une « troïka » que G. Duby a définie comme étant une réinterprétation contingente de l'ordo de saint Augustin : ainsi une trilogie (« ternarité » chez G. Duby, connotative de la trinité originelle) fondée sur la propension à la chair (les saints et les anges, les moines continents et les prêtres laïques) se mue en trilogie à fondement éminemment social, voire sociologique : ceux qui prient, c'est-à-dire le clergé, ceux qui combattent, c'est-à-dire les chevaliers et la noblesse, et ceux qui travaillent, c'est-à-dire les serfs (« prédicant, pignant, laborant »...). Ce fut alors l'œuvre de deux évêques soucieux d'établir la nouvelle dynastie capétienne sur les bases d'une légitimité solide et qui, du reste, aura duré longtemps (987-1789).

La première division du travail apparut alors à une échelle idéologique et géographique aussi vaste. Or, dans cette construction mythique de l'univers européen, on avait besoin d'un bouc émissaire, forcément extérieur à la structure morphologique du système féodal ès qualités : la seigneurie – héritage tribalo-germanique – ne pouvait se légitimer qu'en s'autoalimentant dans les missions guerrières, voire de prédation.

Le bouc émissaire fut le Sarrasin : d'abord celui de « derrière » les Pyrénées qui a hanté les dynasties précédentes (Mérovingiens, Carolingiens), puis celui d'en face, en Orient.

Ainsi, « Templiers » d'un côté, « Sarrasins » de l'autre, de nouveau aujourd'hui, déterrent leur vieille hache de guerre. La convergence est suggestive, car nous assistons au même irrédentisme : chaque société globale s'investit de normes et de valeurs dont l'ancrage identitaire est si fort qu'on ne peut imaginer que le monde puisse être décodé autrement. Ici, le droit à la différence ne dépasse pas les limites du national : tout peut se dire à l'intérieur de cet espace, puisqu'il est déjà soudé culturellement ; en tout cas, au moins par un « minimum standard » à large spectre pouvant inclure toutes les formations politiques. Ce réinvestissement du national, c'est-à-dire

du pulsionnel et du communautaire (*gemeinschaft*, chez Tonnies) est le signe d'un double échec séculaire, celui de l'internationalisme prolétarien – dont l'invalidation se trouve être exprimée par la Perestroïka – et celui du cosmopolitisme et de l'humanisme universaliste produits par les *Lumières*. On peut se demander, aujourd'hui, si ce cosmopolitisme n'était pas, en fait, quelque peu régionaliste quand Montesquieu affirmait :

« Si je savais une chose utile à ma nation qui fût ruineuse pour une autre, je me garderais bien de la faire à mon Prince, parce que je si suis homme avant d'être français et que je suis nécessairement homme, je ne suis français que par hasard ». (cf. *L'esprit des lois*)

On ne peut dire qu'il y a une belle et positive utopie, jamais réalisée à l'échelle planétaire (l'est-elle seulement à l'échelle européenne ?) ; comme on peut se demander si, dans l'esprit de l'auteur, la nation « autre » que la sienne à laquelle il pensait plus ou moins consciemment, c'était peut-être la Prusse, ou l'Angleterre, ou quelque chose d'approchant, c'est-à-dire entrant dans l'univers sensible culturellement et « visible » éthiquement. L'auteur ne pensait certainement pas au « Grand Turc », car il appartenait à un autre univers.

Ainsi, le bel universalisme ne pouvait s'entendre qu'à travers une grille de lecture qui est l'univers matriciel où l'humanisme est recevable : cet univers requiert donc un topo, un lieu, un territoire, celui de l'Occident chrétien façonné par dix siècles d'acculturation. Aujourd'hui, dans cette France, qui est la haute cime de la rationalité laïque et de la sécularité positive, on se définit comme étant une civilisation judéo-chrétienne... Dans un pays où les Français musulmans sont au nombre de quatre millions, semble-t-il, soit la deuxième entité confessionnelle, c'est tout de même vexant.

Nous ne sommes pas, en réalité, sortis du paradigme de la démocratie athénienne : il y a un dedans et un dehors, des citoyens justiciables (sauf les femmes et les esclaves), idem pour Rome. Idem pour la Déclaration des Droits de l'Homme, c'est au nom

de ce principe puissant de liberté, de citoyenneté et d'égalité que l'expansion coloniale s'est faite.

La fracture paradigmatique et pas seulement idéologique vient de ce que les « Indigènes » colonisés étaient persuadés que la plus haute calamité de l'histoire s'abattait sur eux. Les colonisateurs étaient par contre persuadés du contraire : l'œuvre coloniale était vue comme civilisatrice par les uns comme par les autres, les Saint-simoniens ont vu le triomphe du progrès social et voulaient l'élargir au reste du monde ; l'Église y voyait l'occasion de conquérir pour le compte de Dieu quelques âmes égarées, et les matérialistes eux-mêmes n'y voyaient pas d'inconvénient fondamental. Quand Marx, vers la fin de sa vie, soignait son foie malade à Alger, il correspondait avec Engels au sujet de ce qu'il voyait en Algérie : tout en s'attristant sur le sort des pauvres indigènes malmenés par « l'armée coloniale », il pensait néanmoins que la détribalisation des indigènes et leur insertion massive comme force de travail au service du capital colonial, c'était le passage de la préhistoire à l'Histoire, celle de l'élargissement de l'humanité prolétarienne et de sa marche victorieuse. Marx avait une vision positiviste du système colonial: il pensait que le capitalisme interne se développait à l' « extérieur » et qu'il produirait les mêmes effets qu'en France et qu'en Angleterre. Erreur, car les usines ne sont pas venues.

Cet exemple montre que, par-delà les analyses, ce qui prévaut ici c'est ce « holisme », cette vision à large spectre ethnocentrique, européocentrique, ou occidentalocentrique. Mais ce qui est important c'est que la nature de ces contradictions est idéologique, alors que ce qui sépare l'univers matriciel occidental et l'Orient par exemple, c'est une distance sociale et culturelle – exception faite pour quelques cas d'espèce justiciables de récupération pour leur chrétienté ou judaïté – et qui constitue, aux yeux de l'Occident une sorte d'aporie au sein de l'ensemble social arabe.

C'est cette irréductible fracture, cette sorte d'irréconciliabilité fondamentale, à la fois résurgente et millénariste qui inconsciemment

vécue de part et d'autre travaille nos analyses, les plus futées soient-elles, et par conséquent nous piège. Oui, l'intelligentsia occidentale comme arabe est piégée, autant celle de droite que celle de gauche.

Quand le vent de la perestroïka a soufflé, la brise est venue jusqu'aux pays les plus excentrés de l'Europe de l'Ouest : mobilisation, main tendue, élan de sympathie pour les mouvements libertaires, nationalitaires, dans ce qu'ils avaient de révolutionnaire. Mais, à aucun moment cette main tendue aussi manifestement pour un pays où pourtant l'étendard de la liberté a été arraché au monolithe du Parti unique : la fragilité des mouvements démocratiques en Algérie, face au FLN d'abord, puis face à la montée du fondamentalisme, a été à la mesure de l'indifférence de la classe politique dite progressiste européenne à leur endroit. On ne s'intéresse – du moins les médias – à l'Algérie que quand un barbu soulève les foules au nom d'Allah. On donne volontiers dans le folklore mais, au passage, on contribue indirectement à consolider médiatiquement les barbus. Jamais un mot, ou une idée attentive, en revanche sur les mille et une luttes quasi quotidiennes qui sont menées par des universitaires, des femmes, des ouvriers, chacun dans sa sphère d'action où sa parole peut être tolérée.

C'est donc cette fracture-là, aidée ici comme ailleurs par le contexte de la fin de la guerre du Golfe, qui va en Occident laisser réapparaître le pulsionnel et le communautaire encore une fois, phénomène dont Le Pen et son électorat constituent l'archétype. Et au-delà des Pyrénées, cet événement a été vécu comme le signe d'un lâchage du Tiers-Monde par ceux du Nord. L'ancienne partition Est-Ouest change de configuration. Comme la nature a « horreur du vide », l'ordre construit par la bipolarité Est-Ouest n'a pas été remplacé par un ordre de substitution de façon mécanique ; il y avait donc place pour un épisode de désordre, voire d'entropie. C'est la pire catastrophe qui puisse toucher la puissance américaine que de se trouver pour la première fois, face au Japon et bientôt à l'Allemagne réunifiée, comme un « roi nu ». Tant que les solidarités traditionnelles régulaient la loi darwinienne du marché, les USA pouvaient se

prévaloir de leur fonction protectrice et en tirer substance pour leur équilibre. Mais cet argument superstructurel n'est plus de mise. Le Monde Libre n'est plus en danger, seul apparaît dans sa nudité le marché, la performance technicienne, ainsi sont mises en place deux logiques hégémoniques face l'une à l'autre :

- Une logique darwinienne, fondée sur la performance technomanagériale (Japon-Allemagne).
- Une logique politico-militaire, de type volontariste (USA).

Cette dualité est en passe de donner la primauté à la première logique : dans ce face à face implacable, l'ennemi d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier, c'est-à-dire l'idéologique. Il est mis à votre école, croit à votre dogme, à votre religion. C'est le cas du Japon face à l'Occident et, singulièrement, face aux USA.

Le concept d'entropie ou « loi du désordre » a pu être appliqué au domaine sociologique à partir de sa dimension thermodynamique. Cette application au social s'est limitée jusqu'ici au national. L'intérêt est de l'appliquer à l'échelle internationale, c'est-à-dire de montrer ainsi que nous sommes en présence d'une phase de désordre à laquelle doit succéder un rééquilibrage nécessaire dans la mesure où le désordre ne peut être appréhendé ici que par une théorie de la régulation. C'est le problème-clé pour comprendre pourquoi les USA devaient re-fabriquer une géopolitique où ils puissent arguer de nouvelles menaces devant lesquelles leur mission protectrice est toujours requise. Moyennant quoi, ils escomptent modifier l'échiquier du Golfe à leur avantage économique, ce qui évincera les Japonais qui détenaient 80 % des marchés du Golfe. C'est pour les USA une question de vie ou de mort que de pratiquer le volontarisme politique, seul garant du protectionnisme économique.

Saddam Hussein, pur produit de l'Occident, dictateur taillé à la demande et à la volonté de l'Occident quand il devait faire le sale boulot contre Khomeiny et son pays, a été poussé à agir comme il l'a fait. On peut donc arguer de la nature du régime irakien, mais le fait est qu'il ne faut pas commettre une erreur de méthode en expliquant

la politique extérieure par la nature d'un pouvoir à l'échelle interne. Ce sont deux choses différentes. Or, dans l'imaginaire européen, en tout cas médiatique, la tyrannie de Saddam a plaidé en sa défaveur, comme si on venait, aujourd'hui, de découvrir cet homme. La puissance américaine avait besoin d'une forte dose de morale et d'éthique pour mettre en application sa géostratégie, celle-ci ne pouvant pas ne pas être décodée en termes normatifs (droit international, souveraineté d'un pays...) et politique (sécurité d'Israël, alors que l'Irak est l'un de ceux qui avaient convaincu l'OLP de reconnaître l'État hébreu, à l'occasion de la Conférence d'Alger) ; cette géopolitique augure d'une nouvelle *reconquista* ; le terme est heureux parce qu'il renferme, de façon synthétique, deux niveaux de réalités :

- la dimension coloniale, mais ce sera une colonisation « à la carte».

- une dimension éthico-normative, en ce sens que le terme «reconquista » renvoie, symboliquement, à un conflit de valeurs, à une vision rédemptrice et paternaliste du rôle de l'Occident dans sa gestion du reste du monde.

Telle est ma perception des choses. Néanmoins, il faut sortir de l'impasse, si les deux systèmes de credo (monde musulman d'un côté, monde occidental de l'autre) ne sont pas des cercles sécants, s'ils s'offrent comme irréductibles l'un à l'autre, il faut forcer aujourd'hui ce déterminisme. Nous sommes impérativement requis pour nous positionner dans cet entrelacs, cet espace interstitiel qui est comme un pont contre l'exclusive et le monologue. Cette position doit être celle d'un lieu qui soit de nulle part, celle du citoyen du monde à l'abri de tout centrisme. Car il faudra bien que nous y parvenions, nous, intellectuels de l'autre rive, qui aurons la tâche encore plus difficile de rendre crédibles auprès des masses que nous voudrions convertir à notre doxa, les notions telles que démocratie, liberté, égalité des sexes, etc. Quand on sait que, plus que jamais, ces notions sont connotées

avec tous les centrismes et donc avec étrangeté, voire exotisme. Et pourtant, le pari consiste, pour nous, à prouver à nous-mêmes en même temps qu'aux autres que ces valeurs demeurent universelles, même si elles ont vu le jour quelque part sur la planète et même si les héritiers de ce quelque part sont plus que jamais mortels.

**Du même auteur :**

*La relation ville-campagne dans la théorie et la pratique*, OPU, Alger, 1979.

*Terroirs et villages algériens*, OPU, Alger, 1980.

*Lecture de l'espace oasien*, Sindbad, Paris, 1980.

*Espaces maghrébins, la force du local ?*, L'Harmattan, Paris, 1995.

*Les fondements anthropologiques de la norme maghrébine*. Hommage à Jacques Berque, L'Harmattan, Paris, 2006.





# CHOC OU ALLIANCES DES CIVILISATIONS?

Mustapha Chérif

Professeur de Philosophie à l'Université d'Alger I  
Ancien Ministre de l'Enseignement Supérieur.

## **Résumé :**

*Malgré les acquis de la sécularisation, le développement du savoir détaché des sources traditionnelles, l'émancipation en Europe vis-à-vis de l'autorité de la tradition et une séparation logique de la sphère du public et du privé, le citoyen moderne ne parvient toujours pas à échapper à cette quête récurrente de sens propre à l'être humain. La modernité a certes permis l'émancipation de la société civile mais elle a en même temps, compte de choix arbitraires de systèmes dominants, produit des inégalités et des injustices. C'est ainsi que des formules totalitaires de l'ordre de « tout est politique » ou « tout est religieux », ont fini par céder la place au nihilisme le plus total du « tout est marchandise ». Tandis que l'islamophobie au Nord et les courants de repli au Sud œuvrent à opposer Orient et Occident alimentant un concept insensé de « choc des civilisations », n'est-il pas venu le moment de travailler énergiquement à bâtir de nouvelles passerelles éducatives et culturelles aptes à préparer l'avènement d'une nouvelle civilisation universelle ? On a besoin les uns des autres, car nul ne peut faire face seul aux défis complexes et multiples de notre temps. Les enjeux étant les mêmes pour tous, quelque soit la différence entre faibles et puissants. Aussi, nul n'a le monopole de la vérité ; la justice et le respect de la diversité culturelle demeurent donc aujourd'hui plus qu'hier au cœur de toute dynamique porteuse d'un progrès authentique.*

## **Mots-clés :**

*Sécularisation - Islamophobie - modernité - civilisation - progrès*

« Dialogue des civilisations », ces mots sont tellement usés que leur usage est suspect. Dans un contexte où le cynisme, la cruauté, l'arrogance et le double langage sont banalisés, ne servent-ils pas d'enseignes à l'entreprise de justification de l'hégémonie, dont la loi est celle de la concentration croissante des richesses et des instruments de décision, même si d'autres pôles sont en cours d'émergence ? Celui qui se déclare algérien, maghrébin, arabo-berbère, méditerranéen, africain, héritier de l'esprit de l'Andalousie, connaît la valeur réelle de ces mots.

Alors que les deux mondes, Occident, Orient, sont mêlés et imbriqués, et qu'aujourd'hui on peut dire que la distinction entre eux n'a pas vraiment lieu d'être, des propagandistes cherchent à les opposer et à imposer l'amnésie afin de faire diversion aux injustices et souffrances. La riche histoire de notre pays prouve qu'il est possible d'articuler culture de la résistance et ouverture sur le monde.

Durant des siècles se sont mêlés des peuples d'Orient et d'Occident. Dialoguer est une pratique ancienne et sage. Pourquoi ne serions-nous pas capables de nous penser comme un creuset pour une culture encore inédite ? La « mondialité » peut porter les chances d'un espace commun de sens possible. Ce monde est bien le nôtre, celui de tous. Cependant, trois causes au moins nourrissent la logique de la confrontation : 1- L'ignorance 2- L'injustices et 3- la stratégie d'hégémonie. Cela suscite un regain de la xénophobie, d'une part et du fanatisme d'autre part. L'Algérie a toujours privilégié le dialogue, les solutions pacifiques et le rapprochement entre les peuples. Il y a urgence à dialoguer, pour désenclaver les cultures, car les identités repliées et cloisonnées sont la manifestation du problème. La sortie de crise morale mondiale passe par le dialogue interculturel.

On ne dialogue pas pour dicter sa loi. Un dialogue n'est pas seulement un face-à-face avec autrui, il est avec soi-même acceptant d'être transformé. On a besoin les uns des autres, nul ne peut faire face seul aux défis complexes et multiples de notre temps, les enjeux sont les mêmes pour tous, à commencer par celui du risque de déshumanisation, quelle que soit la différence entre faibles et puissants. Le dialogue interculturel doit favoriser des réponses crédibles face aux défis éducatifs communs, tels comment l'École et l'Université doivent-elles faire coexister les deux cultures, celle des humanités et celle de la scientificité, celle des valeurs éthiques et celle de la logique du marché, celle de la mémoire et celle du futur? Comment articuler l'excellence avec la massification, le primat de la vérité et l'éthique de la connaissance avec l'utilité et l'efficacité?

## **LE CHOC : UNE DIVERSION**

Les écrits depuis 1993 sur la stratégie du « clash des civilisations » sont l'expression de l'ignorance et de l'invention inique de l'image d'un nouvel ennemi après la chute du mur de Berlin en 1989. L'islamophobie est une diversion ancienne. Le concept insensé de « choc des civilisations » réduit les tensions à des questions culturelles, alors que les civilisations sont pas natures ouvertes les unes sur les autres. Malgré des siècles de rapports féconds, l'islamophobie au Nord et les courants du repli au Sud présentent des tableaux tronqués; ils nient les liens entre les cultures. Des jugements de valeur refusent la diversité et opposent des blocs imaginaires.

L'Occident a été judéo-islamo-chrétien et gréco-arabe. Le monothéisme, l'humanisme et la Méditerranée sont nos sources communes, combinées, entremêlées et recomposées. Il n'y a pas d'hostilité entre les civilisations, mais des courants tentent de cibler autrui différent comme ennemi, afin que les pulsions de violence qui sommeillent en chacun, exacerbées par les misères économiques, psychiques, culturelles, les injustices, les inégalités et l'oppression, se déversent dans une autre direction que celle des systèmes dominants. C'est la politique du bouc émissaire, de la culture de la peur, qui désigne l'autre comme une menace. Il ne peut y avoir d'entente, d'échange et de partage si d'entrée de jeu on appréhende

l'autre comme un ennemi potentiel. Dans ce contexte les courants xénophobes dénie à l'autre civilisation les points de convergence, la part qu'elle a prise à l'œuvre de l'humanité et refusent de reconnaître à l'autre son droit à vivre librement ses multiples appartenances.

L'on ne pourra pas comprendre l'humanisme, « qu'est ce l'homme ? », sans dialoguer avec les autres civilisations. « L'humanisme ne pense pas assez haut l'humanitas de l'homme », reconnaît la philosophie moderne. La civilisation de l'humanisme n'est pas visible, c'est parfois même le contraire qui transparait. Il ne s'agit pas de faire retour au sacré comme solution, mais de réactiver l'humanisme et l'éthique, car 1- l'autrui contribue à faire connaître ce que veut dire être « humain » 2- s'ouvrir à des normes communes a peu à voir avec les dangers que les approches fermées font courir à la liberté et à la dignité des hommes 3- vivre ensemble est incontournable. Les défis communs appellent à faire entendre la voix de cultures dignes de leurs hautes traditions, non pas seulement « modérées » - qualificatif faible - mais celles de l'interprétation, de l'ouverture, de la hauteur de pensée, ce qui n'exclut pas la vigilance, la critique et l'autocritique. Retrouver des normes culturelles universelles qui organisent le commun sans avoir à nier autrui, est une des tâches essentielles de notre temps.

Des politiques et des médias imposent au Nord un discours négatif sur autrui différent, au Sud sur l'Occident. Les préjugés datent de 15 siècles. Edifier des passerelles, éducatives, épistémologiques et culturelles, est vital. La place primordiale de la culture ne peut être niée. Sans les dimensions humaines et culturelles, le partenariat sera amputé de l'essentiel. Le concept de « Maghreb » qui renvoie à des dimensions géoculturelles doit être gardé en vue, la Méditerranée n'est pas le lieu de la dilution. L'Algérie est centrale dans cet horizon et son parcours démontre que la notion de communauté médiane est possible.

## LA CULTURE AU CŒUR DU DÉBAT

Sur le plan de l'histoire culturelle, l'Occident s'est forgé en opposition à ses altérités, dans un mouvement de rupture et d'appropriation de la raison, de la démocratie et de la sécularisation.

Ces concepts méritent d'être réinterrogés, car contrairement aux préjugés, ils ne sont pas étrangers à d'autres cultures. Dans ce contexte, alors que tous les Européens ne confondent pas spiritualité et fanatisme, l'inconscient collectif considère le « musulman » comme l'étranger qui résiste au système de valeurs modernes. Que les musulmans fassent lever des questions est légitime. Nous devons accepter les critiques au sujet de conduites problématiques, mais pas les amalgames et les jugements hâtifs. Il est vital de reconnaître à l'autre le droit de garder vivante sa culture, sans se couper du monde.

Les lumières de la raison instrumentalisée n'ont pas éclairé la totalité de l'être humain, alors que des questions culturelles comme « Comment apprendre à vivre ? », « Qu'est-ce que l'homme ? », « Quel sens donner à la vie ? » se posent, on nous refuse le droit à la critique. Des opinions s'interrogent sur l'état du monde musulman : les débats sur la réforme, le pluralisme, la bonne gouvernance ? Ce n'est pas être islamophobe que de poser ces questions. Mais, à l'opposé de ce qu'ils peuvent penser, il existe une islamophobie où c'est le Musulman, comme le Juif hier, qui est condamné. Hantée par la religion, l'Europe est traversée par deux mouvements, l'effort pour faciliter le partenariat et une tournure crispée envers les musulmans.

Il n'est pas exact que tout l'Occident assimile « culture traditionnelle » et « fanatique », mais des propagandistes, pour masquer leurs impasses, parlent de choc et font croire que la culture de l'autre est source de violence. Injustices et politique des deux poids et deux mesures contredisent les principes civilisationnels. L'opinion finit par ne plus voir que la violence de l'autre, dont elle ne saisit pas les raisons. Certes, le monde entier constate à quels extrémismes peut conduire la dérive fanatique de certains « adeptes » d'une grande religion. L'usurpation du nom est injustifiable, « le musulman est parfois une manifestation contre sa religion » (1) affirmait, il y a un siècle, l'Emir Abdelkader El Djazairi. Comme le souligne Hannah Arendt, c'est souvent le résultat de provocations et d'injustices : « Dans les régimes totalitaires, la provocation... devient une façon de se comporter avec son voisin » (2).

## DROIT À LA CRITIQUE

Nous avons abouti à une situation ambivalente. Malgré les acquis de la sécularisation, le développement du savoir détaché des sources traditionnelles, comme l'a été le savoir arabe, l'émancipation en Europe vis-à-vis de l'autorité de la tradition et une séparation logique des sphères du public et du privé, a abouti à la marginalisation des principes abrahamiques et à une remise en cause de la possibilité du dialogue interculturel, de la justice et du vivre ensemble. Le risque est celui d'une neutralisation des deux dimensions de l'homme : le politique (la démocratie) et le religieux (une éthique).

Après les mots d'ordre totalitaires « tout est politique » ou « tout est religieux », on impose « rien n'est politique, rien n'est religieux », pour laisser place au nihilisme et au nouveau mot d'ordre : « tout est marchandise ». Cette vision réductrice impose une seule et faible culture, une seule conception du progrès et des relations entre les peuples. Le dialogue de sourds est désastreux et partant les relations culturelles internationales ne sont pas démocratiques. Pratiquer l'autocritique afin de dépasser ses propres points d'aveuglements au sujet des dérives de sa tradition et celles du désordre mondial est un devoir.

La modernité a permis de l'émancipation et en même temps, compte tenu de choix arbitraires de systèmes dominants, a produit des inégalités, des injustices et de la déshumanisation. Aujourd'hui, de plus en plus de peuples ont pris conscience de ce paradoxe et se veulent modernes et humains, libres et conformes à une éthique, cosmopolites et singuliers. Ces exigences sont prometteuses. Cela signifie que l'on peut répondre à la désignification du monde, autrement que par le repli.

Sur le plan de la culture, le citoyen moderne n'a plus de lien avec la diversité. Le multiculturalisme est contesté par l'ambition d'hégémonie. Le système éducatif se trouve en crise de par la crise globale sociétale. Ce n'est pas la fin du monde, mais c'est la fin d'un monde. Il nous faut le comprendre pour en inventer un autre qui échappe à toute fermeture. Sur le plan du savoir, l'aspect inquiétant est la remise en cause de la possibilité de penser autrement et du principe d'autorité. Deux récits paradoxaux de la culture moderne affirment que la culture traditionnelle doit servir à consoler sans se mêler du monde ou bien est aliénation. Faute d'échanges culturels

continus et conséquents la recherche commune du juste, du beau et du vrai est hypothéquée. Les impasses se mondialisent, ce qui rend urgent le besoin d'une civilisation du vivre ensemble. L'Algérie creuset de civilisation défend le dialogue des cultures.

## FINALITÉ DU DIALOGUE

Le dialogue des cultures a au moins trois buts : l'interconnaissance, la mise en place de normes communes, et la justice sur tous les plans, pour apprendre à vivre ensemble la mondialité. Le repli est étranger à notre culture. Le citoyen de la rive Sud a participé et le peut encore, à la recherche de la civilisation. La rive Sud doit retrouver son ouverture sur la plus grande des communautés, celle de l'humanité, tout en conjuguant unité et pluralité qui a permis l'épanouissement et le vivre ensemble. Les discours dominants en rive Nord de leur côté doivent mettre fin à la politique du déni de ce que nous avons en commun et arrêter d'imposer de manière régressive une vision monolithique et unilatérale de la culture. Responsabilité partagée.

Les mesures concrètes en découleront pour éduquer, humaniser et responsabiliser, comme une chance partagée. Cinquante années après le recouvrement de sa souveraineté, l'Algérie, carrefour des cultures et terre d'hospitalité, compte tenu de ses valeurs, de son histoire et de sa géographie, assume son universalité et sa singularité et reste plus que jamais attachée au dialogue des cultures, en vue de forger une société de la connaissance et contribuer à édifier une nouvelle civilisation universelle. Sachant que nul n'a le monopole de la vérité et que la justice et la pluralité sont au cœur de toute dynamique porteuse de progrès authentique, l'homme de bonne volonté ne peut que choisir la recherche du savoir et le débat interculturel, dans le respect mutuel. Il reste un avenir.

### **Du même auteur :**

*L'Emir Abdelkader, Lettres aux français* Edition Anep

*A Arendt, Le Système totalitaire*, Edition Essais-Points.

*L'Islam et l'Occident - Rencontre avec Jacques Derrida*, , Editions Barzakh, Alger, 2006

*L'Islam : tolérant ou intolérant?*, Edition Odile Jacob, Paris, 2006





# POUR UN ISLAM DE PAIX

Cheikh Khaled BENTOUNES

Guide spirituel de la Confrérie soufie Darakâwiyya-Shâdhuliyya-Alawiyya

Président d'honneur de l'Association Cheikh Ahmed al-Alawî pour l'Éducation et la Culture soufie.

## **Résumé :**

*La puissance matérielle sans la sagesse n'est qu'éphémère et la relecture de l'histoire de l'humanité le prouve. Dès qu'une société atteint un seuil hégémonique et qu'elle impose son diktat aux autres, elle signe le début de son déclin. Plus elle devient puissante, plus elle doit être vigilante afin d'être juste et d'harmoniser ses rapports avec les autres. Comment équilibrer la puissance qui, automatiquement, porte vers hégémonie, vers l'envahissement de l'autre ? Par la sagesse, fruit de la réflexion intellectuelle, morale et spirituelle, mais surtout par la prise de conscience et la préservation de ce dénominateur commun qui relie les hommes : l'humanité. Le manque d'humanité nous conduit inexorablement vers l'affrontement, le trouble et le chaos. Nous vivons dans un monde où les extrêmes mènent le jeu. Intolérance sous toutes ses formes, violences, incivilités, atteintes aux droits fondamentaux de l'homme... Sans parler de l'injustice et des inégalités tant sur les plans économique, financier, technologique que sur le plan intellectuel où seuls ceux qui détiennent le monopole de la puissance de l'information ont droit de cité. Pourtant, la différence de vision, d'interprétation, de conception du monde est pour les hommes une richesse exceptionnelle. L'intolérance est aujourd'hui un problème crucial dont chacun doit prendre conscience et auquel il faut remédier en affirmant la pluralité de vues sur les plans aussi bien philosophique, politique, religieux que spirituel. Agir ainsi, c'est apprendre à mieux se connaître. C'est une invitation au respect d'autrui et à la préservation de l'héritage universel de l'humanité.*

## **Mots-clés :**

*Islam – religion – sagesse – héritage – humanité.*

## INTRODUCTION

---

**S**i rien n'est fait pour dissocier, analyser les problèmes politiques, économiques et relationnels entre les sociétés arabo-musulmanes et occidentales, cela nous entraînera vers une peur croissante et un malentendu grandissant qui seront dommageables pour tout le monde.

Et pourtant, il existe dans l'islam une dimension de paix, une dimension spirituelle, une dimension humaniste méconnue, d'une richesse exceptionnelle, que beaucoup de nos contemporains ne soupçonnent pas, imprégnés qu'ils sont par les images de violences qui traversent malheureusement, en ces temps, le monde musulman. La médiatisation à outrance de l'islam intégriste véhiculée, en particulier, par les médias occidentaux nous conduit à une impasse, à une occultation de la véritable dimension universelle contenue dans le message mohammadien. La majorité de l'opinion occidentale interrogée sur l'islam répondra sans nuance que cette religion est intolérante, intégriste et violente.

Dans ce contexte, comment s'étonner que les musulmans se sentent les mal-aimés au sein de la communauté internationale, alors que leur majorité (près d'un milliard et demi !) aspire à vivre en paix avec le reste du monde? Si tant est que celui-ci les écoute, les comprenne et leur tende la main afin qu'ils puissent pleinement jouer leur rôle et prendre la place qui leur revient parmi les nations modernes du XXI<sup>e</sup> siècle.

## LA VOIE DU MILIEU

Dès à présent, nous sommes obligés de faire un constat difficile : l'histoire retiendra que nous avons tous négligé la voie du milieu, la voie de la sagesse, celle qui appelle les hommes à la fraternité, à agir dans le sens de la justice, de la tolérance, de l'entraide entre les Etats. Sans oublier la dignité et la prospérité pour tous les peuples. C'est la voie du milieu à laquelle nous convie le Coran quand il dit : « Nous avons fait de vous la communauté du milieu, pour que vous soyez les témoins » (sourate 2, verset 143.). Nous sommes les témoins, les miroirs les uns des autres par nos pensées, paroles et actes positifs ou négatifs ici-bas.

Et c'est dans ce sens que le commandeur des croyants 'Umar ibn Khattâb disait : « Du vivant de l'Envoyé de Dieu, les hommes étaient jugés par la révélation. Mais la révélation a pris fin, nous vous jugeons dorénavant selon votre comportement ». Dès le début de l'expansion de l'islam, l'accent est mis sur la qualité du comportement humain et non sur l'application stricte de la lettre. Un hadith dit : « Les actes ne valent que par les intentions... ».

Mais aussi Wabisa ibn Ma'bad (qu'Allah l'agrée) raconte qu'il se rendit auprès du Prophète (qu'Allah prie sur lui et le salue) qui lui dit : « Tu es venu t'informer au sujet du bien? » - Oui, répondis-je. « Consulte ton cœur, dit le Prophète sur lui la paix, car le bien est ce qui procure à ton âme et à ton cœur la tranquillité et la sérénité, alors que le péché te trouble intérieurement et suscite dans le cœur l'embarras, même si les gens (doctes) t'apportaient toutes les justifications juridiques possibles ».

## LE RELIGIEUX ET LE POLITIQUE

L'intérêt accru porté, en ces temps, à la religion musulmane demande donc une nécessaire clarification.

Le rapport entre le religieux et le politique est mal défini, mal intercepté. Si nous faisons une analyse claire, sans parti pris, que constatons-nous?

L'islam est là pour éclairer, éduquer et éveiller la conscience de l'individu, du citoyen afin qu'il joue un rôle actif et utile au service de tous et non qu'il devienne un élément destructeur de lui-même et des autres au nom d'une vérité qu'il prétend détenir. Il aide l'homme à concevoir la société humaine de manière positive.

Les deux aspects politique et religieux se complètent et se rejoignent dans l'éducation civique de l'individu. Si la politique est la gestion de la cité des hommes, la spiritualité est la gestion de notre cité intérieure. Elle nous engage à cheminer dans le sens du bien, de l'unité, de la fraternité.

Elle n'a pas pour vocation d'exclure le politique : son rôle est, au contraire, de lui donner du sens, de l'humaniser. En effet, plus notre spiritualité s'élève, notre raison s'épanouit, notre champ de conscience s'élargit, plus notre aptitude à prendre en compte les différents besoins humains et à combattre l'injustice s'affirme.

## LA SACRALITÉ DE LA VIE

Une autre confusion majeure: l'islam est présenté comme une religion qui, par le fait même des agissements des intégristes, semble n'accorder aucune sacralité à la vie, comme si l'existence humaine n'avait aucune valeur. Bien au contraire, si nous revenons aux sources de l'enseignement mohammedien, nous voyons que l'islam accorde une place considérable à la vie d'un être en tant que conscience mais aussi à l'ensemble des créatures. Le Coran nous invite, à travers une multitude de versets, au respect et à la sacralité de la vie: « Quiconque tue un homme (...) tue toute l'humanité» (Coran, sourate 5, verset 32.). Même en cas de situation de conflit, il n'est pas permis de porter atteinte aux vieillards, aux femmes, aux enfants et aux religieux,

de tarir les sources, de couper les arbres, de tuer les animaux, d'incendier les biens. Il est également recommandé de respecter les prisonniers. Au temps du Prophète, ces derniers pouvaient même racheter leur liberté en apprenant à lire et à écrire aux analphabètes.

Et en cas de troubles, le Prophète nous a indiqué l'attitude à adopter: Abû Bakr rapporte ces paroles de l'Envoyé de Dieu (sur lui la grâce et la paix) : « Certes, il y aura des troubles ! Pendant ces troubles, celui qui est assis sera meilleur que celui qui est debout, celui qui est debout meilleur que celui qui marche, celui qui marche meilleur que celui qui court pour y prendre part. Quand ils auront éclaté, que celui qui posséda un troupeau de chameaux s'occupe de ses chameaux ; que celui qui possède un troupeau de moutons s'occupe de ses moutons et que celui qui possède une terre s'occupe de sa terre! ». Un homme lui demanda: « Ô Envoyé de Dieu, s'il vient à entrer chez moi et lève son bras sur moi pour me tuer? - Sois comme le meilleur des fils d'Adam, puis il lut le verset : « Si tu lèves la main sur moi pour me tuer, je ne ferai pas de même, car je crains Dieu, le Souverain des mondes! » (Coran sourate 5 verset 28)

## LA RAISON COMME LUMIÈRE

Le gendre du Prophète et quatrième khalife de l'islam a dit : « Si l'esprit anime le corps, la raison anime l'esprit ». Dès le début de l'islam, la raison joue un rôle prépondérant. Ainsi, les premiers versets coraniques révélés à Mohammed ont été : « Lis au nom de ton Seigneur Qui a créé! Il a créé l'homme d'un caillot de sang. Lis!.. Car ton Seigneur est le Très-Généreux, Qui a instruit l'homme au moyen de la plume, et lui a enseigné ce qu'il ignorait » (Coran, sourate 96, versets 1-5)

L'enseignement de ces versets s'adresse en premier lieu à la raison comme élément de perception fondamental chez l'être humain. La lecture, l'instruction font partie des bases qui donnent à la raison

les moyens par lesquels elle se connaît. C'est par cette connaissance qu'elle se révèle à elle-même, découvre sa nature et les conséquences de ses comportements.

Ainsi la notion de religion prend pleinement son sens dans le fait d'être à la fois le lien (religare) avec l'absolu et la relecture des signes du Divin en nous-mêmes et à travers la Création... Ce texte s'adresse à l'homme doué d'intelligence qui, du grossier, extrait le subtil, révélant les secrets cachés de la Création à travers lesquels il a compris la fonction des lois fondamentale, qui régissent la vie. Par conséquent, dès le début de l'islam, la place de la raison est essentielle

La *shari'a* (la Loi) met en avant la raison comme élément nécessaire pour définir la responsabilité. Par ailleurs, les fondateurs des écoles juridiques dans l'islam ont mis en valeur des critères rationnels afin de ne pas lire ou appliquer les textes de la loi sans réflexion préalable. Ainsi, ils ont établi le raisonnement (*ra'y*) comme règle, le consensus total pour unir les opinions, l'analogie (*al-qiyâs*) comme moyen de comparaison, et enfin l'effort d'interprétation intellectuelle (*ijtihâd*) qui fait appel à la recherche, à la réflexion pour répondre aux besoins évolutifs de la société. Ces différentes écoles qui ont existé dans le monde musulman, et qui subsistent aujourd'hui, ont permis dès l'origine un épanouissement de la pensée, son ouverture et son adaptation durant l'âge d'or de la civilisation musulmane. Aucun savant aussi prestigieux fût-il ne pouvait imposer ses idées à toute la communauté.

La diversité des points de vue et des écoles faisait la richesse de la pensée islamique qui avait comme règle l'or: « Nulle contrainte en religion». (Coran, sourate 2, verset 256). Comment se fait-il qu'au IIIe siècle de l'hégire, dans la capitale du monde musulman, Bagdad, les différentes tendances : les rationalistes, les traditionalistes, les mystiques... pouvaient coexister, échanger, débattre en toute liberté? Que la maison de la sagesse (*dar el hikmâ*) était ouverte à tous, aux philosophes musulmans, grecs (aristotéliens), mais aussi aux

philosophes de la pensée juive, chrétienne, mazdéenne...? Chacun pouvait débattre de ses points de vue en toute liberté. Sans oublier l'Andalousie, où la tolérance et le dialogue entre les religions connaissaient un essor sans précédent. Le savoir et les connaissances dans toutes les disciplines étaient appris et enseignés sans distinction de race et de religion. Enfin, c'est en terre d'islam que la pensée juive fut rénovée par le philosophe juif Maimonide qui fit ses études à Fès (Maroc) et rédigea son œuvre en Égypte.

## **L'INTOLÉRANCE, UN PROBLÈME CRUCIAL**

La limite de la tolérance s'arrête où débute l'intolérance : lorsqu'un être devient un danger pour autrui. Nous vivons dans un monde où les extrêmes mènent le jeu. Intolérance sous toutes ses formes, violences, incivilités, atteintes aux droits fondamentaux de l'homme... Sans parler de l'injustice et des inégalités tant sur les plans économique, financier, technologique que sur le plan intellectuel où seuls ceux qui détiennent le monopole de la puissance de l'information ont droit de cité. Pourtant, la différence de vision, d'interprétation, de conception du monde est pour les hommes une richesse exceptionnelle. Nous sommes les miroirs les uns des autres. Mon existence ne peut se révéler que par rapport à autrui. J'ai besoin de l'autre pour exister, en un mot: pour vivre. Par la différence de sa tradition, de sa coutume, ce n'est pas forcément mon ennemi, même s'il pense différemment de moi. L'autre est là pour me révéler ma propre richesse. L'intolérance est aujourd'hui un problème crucial dont chacun doit prendre conscience et auquel il faut remédier en affirmant la pluralité de vues sur les plans aussi bien philosophique, politique, religieux que spirituel. Agir ainsi, c'est apprendre à mieux se connaître. C'est une invitation au respect d'autrui et à la préservation de l'héritage universel de l'humanité.



## LA PUISSANCE ET LA SAGESSE

La puissance matérielle sans la sagesse n'est qu'éphémère et la relecture de l'histoire de l'humanité le prouve. Dans le contexte actuel, il est urgent de repenser cet équilibre, car la puissance sans la sagesse a toujours été pour la société ou la civilisation un facteur de déséquilibre et de décadence.

Dès qu'une société atteint un seuil hégémonique et qu'elle impose son diktat aux autres, elle signe le début de son déclin. Plus elle devient puissante, plus elle doit être vigilante afin d'être juste et d'harmoniser ses rapports avec les autres. Comment équilibrer la puissance qui, automatiquement, porte vers hégémonie, vers l'envahissement de l'autre ? Par la sagesse, fruit de la réflexion intellectuelle, morale et spirituelle, mais surtout par la prise de conscience et la préservation de ce dénominateur commun qui relie les hommes : l'humanité. On ne peut équilibrer la puissance temporelle que par un humanisme de plus en plus grand. Le manque d'humanité nous conduit inexorablement vers l'affrontement, le trouble et le chaos. Moins d'humanité nous entraîne vers plus d'animalité. Aujourd'hui, le sens et les valeurs humaines doivent être au centre de nos préoccupations. Comment éveiller en l'homme cet état de conscience, comment le développer ? Cela ne peut s'accomplir que par un attachement profond à cette origine commune : la fraternité adamique. Le Prophète a dit : « Vous êtes tous d'Adam et Adam est de terre ». La sagesse commande à celui qui se trouve au plus haut de l'échelle (politique, économique, militaire, scientifique) et qui détient un pouvoir mettant en jeu le destin de l'humanité de réaliser l'état le plus magnanime, le plus juste, le plus universel.

« Accrochez-vous à la corde de Dieu et ne vous séparez pas »  
(Coran s2 v103)

## L'AVENIR EN COMMUN OU LA VOIE DE L'ESPÉRANCE ?

Dans le contexte actuel, est-il permis d'espérer un renouveau ? Personnellement, je reste optimiste par rapport à ce qui nous arrive. Les différents événements qui se sont produits sont un appel à nous ressaisir et à réviser nos façons de gérer, de construire ensemble l'avenir pour les générations futures.

Comment un groupe quel qu'il soit, animé par une idéologie, est-il capable aujourd'hui de mettre en péril l'humanité ? Qu'est-ce qui nous a conduits vers cette fragilité ? Chacun doit essayer de trouver la réponse par lui-même ! Les réponses sont multiples. En premier lieu l'injustice sur le plan politique et économique. Comment se fait-il que 15% de la population mondiale (Europe, Etats-Unis, Japon) détiennent près de 60% des richesses du monde ? L'imam Ali a dit : « La justice est une, l'injustice est multiple. C'est bien pourquoi il est plus facile de commettre des injustices que d'être juste ».

A l'effort de justice s'ajoute la dignité. Les hommes sont-ils tous égaux en droit ? Une vie du Nord a-t-elle plus de valeur qu'une vie du Sud ? D'où qu'il soit, chacun doit être respecté et considéré quelles que soient sa religion, sa race, sa couleur, sa langue... Il existe des textes garants des droits fondamentaux des hommes, ratifiés par tous les pays mais qui sont rarement appliqués. La fracture entre pays nantis et pays pauvres est grande. Si nous voulons bâtir un avenir en commun pour le bien-être de tous, comment doit être fait ce partage ? Comment ces pays riches peuvent-ils participer et aider les autres pays à les rejoindre au service du bien commun et de l'intérêt général ? Avec le plus grand respect : celui du droit à la différence. Le bien-être humain n'est-il que matériel, lié uniquement à une surconsommation et un développement effréné ? Ne faut-il pas renouer avec les valeurs nobles et universelles de cet héritage commun de l'humanité et les enseigner ?

## LE SANCTUAIRE DU DIVIN

L'homme est l'être le plus complexe qui soit, capable du meilleur comme du pire. Il donne la vie et la mort. Cette contradiction chez l'être hautain existe dès l'origine. Ce qui distingue les hommes entre eux, c'est le pouvoir immense qu'ils ont sur eux-mêmes. Un homme qui n'a pas ce pouvoir sur lui-même est un homme immature. Alors, comment arriver à gérer nos interdctions, l'ombre et la lumière... ? Les hommes sont capables des pires exactions, mais aussi d'œuvres remarquables sur le plan artistique, scientifique, etc. Certains sont capables de porter l'idéal humain à un niveau tel que les hommes se reconnaissent, s'entraident et s'aiment à travers eux. Ils ont atteint un tel état de compassion qu'ils peuvent alléger le fardeau de la souffrance des autres. Pensons aux grands sages, aux prophètes, aux philosophes et aux hommes de bonne volonté qui ont agi et marqué les mémoires à travers les siècles, allant parfois jusqu'au sacrifice de leur vie pour que l'humanité ne sombre dans le désespoir et le chaos. Il y a donc un besoin urgent de voir émerger des êtres qui sont le sanctuaire vivant du divin, les témoins par excellence. Ils sont les véhicules du message d'amour, de compassion, d'espérance et de miséricorde. Ils seront les annonciateurs des temps nouveaux, du message messianique, révélateur d'un âge où la justice régnera, où l'homme cessera d'être un loup pour son frère.

Ce propos peut paraître utopique, mais il est en réalité le défi majeur à relever pour ce nouveau siècle afin de construire un monde dans lequel seront apaisées les querelles et les contradictions : la fraternité universelle étant la clé de voûte.

Cette fraternité est un cercle dont chaque individu est un maillon complémentaire de l'autre. Dans ce cercle, il n'y a ni premier ni dernier. Chacun est à la fois le premier et le dernier. J'espère que c'est dans cet esprit d'unité que l'humanité se retrouvera pour réaliser le meilleur de son destin.

**Du même auteur :**

*Le Soufisme, cœur de l'Islam*, Paris, La Table ronde, 1999.

*L'Homme intérieur à la lumière du Coran*, Albin Michel, Paris, 2006.

*Vivre l'Islam : le soufisme aujourd'hui*, Paris, Albin Michel, 2006.

*La thérapie de l'âme*, Paris, Albin Michel, Koutoubia Éditions Alphée, 2009.

*Soufisme : l'héritage commun*, Paris, Broché, 2009.



# QUEL ISLAM SOUHAITONS-NOUS ?

Abderrazzak GUESSOUM

Président de l'Association des Oulémas Musulmans Algériens  
Professeur de Philosophie et de Pensée islamique à l'Université  
d'Alger II.

## **Résumé :**

*La singularité de l'Islam réside dans le fait d'avoir réussi à transcender aussi bien les affaires de la vie temporelle que celles de la vie spirituelle dans un équilibre parfait. Ce concept peut aujourd'hui sembler étrange au raisonnement occidental qui continue, malgré lui, à éprouver certaines difficultés à admettre cette caractéristique du monde musulman. N'est-il pas vrai que l'Occident aborde le plus souvent le thème de l'Islam au moyen d'une logique d'exclusion l'assimilant systématiquement à la mouvance intégriste ? Mouvance qui, loin d'être la religion musulmane, s'apparente à une idéologie propageant la violence et la haine, et représentant en fin de compte une menace aussi bien pour l'Occident que pour le monde musulman lui-même. Le véritable problème de la religion musulmane réside dans le fait qu'une grande partie de ses fidèles ignore sa véritable vocation et l'applique de manière erronée. Malheureusement, le monde considère cette pratique comme étant l'expression de l'Islam originel et lui impute toute la responsabilité. Mais alors se pose la question de savoir quel est l'Islam que l'Occident attend et quelle est la lecture que les musulmans eux-mêmes comptent adopter de leur religion ? Une lourde part de responsabilité incombe aujourd'hui à la communauté intellectuelle aussi bien musulmane qu'occidentale : tandis que la première doit œuvrer à changer son approche exégétique des Saintes Écritures en vue d'exposer un Islam plus serein au monde, il revient à la seconde d'abandonner certains clivages et préjugés dont ils font souvent preuve à l'endroit de la religion et de la culture musulmanes.*

## **Mots-clés :**

*Islam – Charia – islamisme – modernisme – laïcité*

L' époque contemporaine semble être pour certains analystes celle du « retour du fait religieux »; d'autres y voient une sorte de « fin de cycle » devant inévitablement conduire au « choc des civilisations ». D'autres encore préfèrent plus simplement y percevoir le règne de la mondialisation et de l'uniformisation des valeurs mondiales... Mais quelle que soit la manière avec laquelle on peut décrire les temps actuels, le fait le plus patent pour les historiens de la pensée humaine reste l'importance croissante qu'y occupe le thème religieux en général et celui musulman en particulier sur la scène internationale.

Et alors même que certains auteurs aiment à voir en l'Islam un simple phénomène socio-idéologique condamné à la disparition comme tout fait social, la réalité musulmane semble en être tout autrement. Celle-ci s'assimile plus à un fait historique en constante évolution: l'Islam ne réussit-il pas à dépasser les limites de ce qui était jadis appelé le monde islamique pour s'imposer dans les quatre coins du monde ?

Ceci explique par ailleurs l'intérêt croissant qui lui est aujourd'hui porté par les chercheurs du monde entier. En effet, une multitude de penseurs occidentaux se sont rendus célèbres par leurs innombrables études consacrées au phénomène islamique. Certes, on doit reconnaître à ces recherches d'avoir considérablement contribué à l'enrichissement de la terminologie musulmane en la dotant d'un ensemble de nouvelles notions comme par exemple celles de « fondamentalisme », « d'islamisme », de « radicalisme », de

« progressisme », de « modernisme » ou même encore de « laïcisme musulman »...etc. Néanmoins, l'analyse approfondie de cette nouvelle terminologie donne lieu à penser que certaines notions ont parfois pu être injustement imposées à la culture arabo-musulmane.

L'Islam n'a-t-il pas réussi à dépasser les limites de ce qui était jadis appelé le monde islamique pour s'imposer dans les quatre coins du monde ?

Le fait est que cette nouvelle terminologie a, comme nous le savons, vu le jour sur les bancs de l'école européenne, c'est-à-dire qu'elle s'est constituée dans le moule de la culture occidentale à tendance fortement judéo-chrétienne. Il était donc naturel qu'en l'appliquant à la culture arabo-musulmane, elle donne naissance à une sorte de « conflit de notions » contribuant, d'une certaine façon, à nourrir les clivages entre les différents courants existant à l'intérieur de l'Islam lui-même. De là le titre de notre contribution. Les médias occidentaux nous ont certes habitués à des notions comme celles d'islam « africain » ou « asiatique », « communiste » ou « monarchique », « radical » ou « modéré »...etc. Mais l'Islam originel demeure bien au-delà de ce genre de qualificatifs. Son universalisme en fait au contraire un dénominateur commun pour tous les peuples au-delà de leurs divergences culturelles et raciales. Celui-ci s'adresse aussi bien aux classes aisées qu'à celles des plus démunies.

On sait en effet que la religion musulmane se caractérise principalement par le fait d'avoir réussi à mettre définitivement terme aux discriminations raciales en abolissant toute forme de hiérarchie sociale. Le Prophète Mohammed (s.s.p) insistait particulièrement sur l'égalité du genre humain en répétant que « nul Arabe n'a de supériorité sur un non-Arabe que par sa piété : vous êtes tous d'Adam, et Adam est de terre ! » (Ibn Hanbal, 22391) ; le Coran stipule également que « le plus noble d'entre vous auprès d'Allah est le plus pieux » (Coran s39 v13).

A partir de là, on peut dire que la notion d'islam pluriel ne se rapporte pas à l'Islam en tant que religion, mais plutôt à la compréhension que ses adeptes lui donnent et à la manière avec laquelle ils mettent en pratique ses préceptes et interprètent ses Écritures. En effet, la singularité de l'Islam réside dans le fait d'avoir



réussi - *a contrario* d'autres traditions religieuses - à transcender aussi bien les affaires de la vie temporelle que celles de la vie spirituelle dans un équilibre parfait. Cette notion peut aujourd'hui sembler étrange au raisonnement occidental qui continue, malgré lui, à éprouver certaines difficultés à admettre cette caractéristique civilisationnelle propre au monde musulman.

Mais alors quel islam l'Occident espère-t-il, et quelle lecture, les musulmans eux-mêmes comptent-ils adopter de leur religion ? Cette double interrogation représente à mon sens le point de départ de la confrontation récurrente entre le monde musulman et le monde occidental. N'est-il pas vrai que l'Occident tend souvent à aborder le thème de l'Islam au moyen d'une logique d'exclusion l'assimilant systématiquement à la mouvance islamiste ? Mouvance qui, loin d'être la religion musulmane, s'apparente plutôt à une idéologie propageant la violence et la haine, et représentant en fin de compte une menace aussi bien pour l'Occident que pour le monde musulman lui-même.

C'est donc pour dénoncer ce type de raccourcis que certains penseurs européens ont consacré de nombreuses études au phénomène islamiste. Parmi ces penseurs, John Esposito (*The Islamic menace myth or reality ?* Oxford University Press, 1993) et François Burgat (*L'islamisme en face*, La Découverte, 2007) on doit reconnaître une grande objectivité à l'égard de l'Islam.

Après s'être demandé si la mouvance islamiste allait dans le futur devenir le seul interlocuteur de l'Europe avec le monde musulman, Burgat conclut son étude en mettant en garde l'Occident contre le fait que la stigmatisation de l'Islam contribue à nourrir le radicalisme islamiste. A partir de là, l'élite occidentale aurait tout intérêt à admettre la possibilité de l'existence aujourd'hui de nouvelles tendances islamiques modérées, faisant preuve de plus de tolérance et d'ouverture à l'égard des valeurs du monde moderne.

Je reproche également aux études orientalistes d'analyser parfois l'Islam sous un regard que l'on peut qualifier de « catholique ». Voire de juger arbitrairement ses préceptes à la lumière d'un raisonnement occidental fortement enclin à l'hégémonie culturelle. A partir de là, se creuse davantage le fossé séparant l'Occident du monde musulman :

Tandis qu'une grande partie du monde occidental conçoit l'Islam comme une menace incarnant à la fois la violence politique et la résistance aux valeurs culturelles européennes, les peuples musulmans vivent l'Islam comme une sorte de valeur refuge dont le rôle est de mettre à leurs identités culturelles à l'abri de la menace de dissolution face à la mondialisation.

Si on devait l'appliquer au monde musulman sans distinction, la représentation occidentale du religieux ne pourrait à mon sens conduire qu'au conflit de valeurs. L'exemple de la laïcité illustre bien ce propos : est-il raisonnable de vouloir « laïciser » de force les sociétés arabo-musulmanes en leur imposant d'écarter toute norme d'origine religieuse de leur vie civile et politique, quand bien même tout le monde sait que la laïcité a des origines proprement chrétiennes, incarnant la célèbre formule de Jésus-Christ : « Donnez à Dieu ce qui appartient à Dieu et donnez à César ce qui appartient à César » ? Il me paraît donc quelque peu difficile d'imposer la conception occidentale du rapport religieux-politique à une société dont la culture se fonde essentiellement sur les notions d'arabité et d'Islam, et de surcroît profondément imprégnée de sacré.

Cette relation parfois conflictuelle entre Islam et Occident met en évidence une réalité encore bien plus importante : le vide idéologique dont souffre aujourd'hui l'intelligentsia musulmane. Il semble que l'approche occidentale n'ait pas réussi à combler les lacunes intellectuelles dont souffre le monde musulman contemporain, alors même qu'autrefois, l'Islam avait parfaitement réussi à instruire les sociétés arabes et à répondre aux besoins de leurs populations - en particulier celles des jeunes - aussi bien dans le domaine existentiel que dans ceux politique, économique et culturel.

Vers quelle pratique de l'Islam nous dirigeons-nous donc ? Une lourde part de responsabilité incombe aujourd'hui aux intellectuels aussi bien musulmans qu'occidentaux : tandis que les premiers doivent œuvrer à changer leur approche exégétique des Saintes Écritures en vue d'exposer un Islam plus serein au monde, il revient aux seconds de s'efforcer d'abandonner certains clivages et préjugés dont ils font souvent preuve à l'endroit de la religion et de la culture musulmanes.

Le véritable problème de la religion musulmane réside dans le fait qu'une grande partie de ses fidèles ignore sa véritable vocation et l'applique de manière erronée.

Mais peut-on espérer voir l'élite musulmane user des approches épistémologiques modernes pour présenter l'Islam sous un nouveau jour ? La question demeure en tout cas posée. Car il faut bien l'admettre, l'Islam peut prendre différentes façades :

**a /** Celle d'un islam rejetant le monde qui l'entoure, aussi bien « l'infidèle » que ses sciences et ses technologies. Un islam fermé sur lui-même et sur ses adeptes. Une telle vision, il faut bien le dire, représente une sorte de trahison par rapport au message islamique originel.

**b /** Celle d'un islam avec des adeptes soumis à la fatalité, effrayés par le monde qui les entoure et isolés de la réalité sociale. A mon sens, cette représentation est aussi éloignée de l'essence de l'Islam authentique que la première.

**c /** On peut aussi présenter l'Islam au monde comme étant la religion de la viande *halal*, des attentats suicides, du terrorisme international et de l'esclavage. On voit bien à quel point les adeptes de l'Islam peuvent parfois s'avérer être ses plus grands adversaires !

Malheureusement, le monde considère cette fausse pratique comme étant l'expression de l'Islam originel et lui impute toute la responsabilité.

Dans le même temps, nous assistons à l'apparition, à l'intérieur des sociétés musulmanes, de courants de prédication semblables à ceux des Évangélistes dans le Christianisme. Ces militants entreprennent des campagnes de sensibilisation au sacré aussi bien auprès de familles que de travailleurs et de jeunes. En principe, il n'y a rien de mal à cela. Le seul problème est que les personnes qui entreprennent de telles d'initiatives ne possèdent généralement pas les moyens intellectuels leur permettant de présenter l'Islam sous son véritable visage.

Dans la même lancée, d'autres appellent au retour à la Tradition au moyen d'un discours émotionnel prônant l'indépendance par rapport au matérialisme et aux passions humaines, autant que par rapport au totalitarisme des gouvernants et à l'hégémonie culturelle

occidentale. C'est ce qu'on appelle communément « l'islam politique».

En faisant de la lutte contre les discriminations sociales son principal crédo idéologique, on peut dire que l'activisme islamique a pris naissance au plus profond de la société musulmane. Mais les adeptes de l'islam politique continuent à vivre une profonde fracture à l'intérieur même de leurs rangs : celle-ci réfère à la méthode à suivre pour appliquer les préceptes du droit religieux (*Charia*). Faut-il prendre l'énoncé des Saintes Écritures à la lettre ou, au contraire, opter pour une lecture de l'esprit, c'est-à-dire pour la conception évolutive du droit musulman qui prend en considération la situation de l'homme actuel en se référant à la célèbre formule médiévale qui dit que « toute norme servant l'intérêt de la nation doit être considérée comme un précepte de la *Charia* » ?

Tentons ici une brève analyse de la notion de changement telle que défendue par l'activisme islamiste. Peut-on concevoir quelque idée de libre examen des textes lorsqu'on est constamment assimilé à une mouvance radicale voire intégriste ? Les acteurs de la mouvance islamiste acceptent-ils eux aussi d'être systématiquement taxés de radicaux ? Nul doute que les extrêmes et la violence existent des deux côtés de l'équation.

L'islamiste souffre incontestablement du syndrome de la violence, surtout lorsqu'il est instrumentalisé aux fins de dénigrer certaines composantes de la société musulmane, en particulier la classe dirigeante, les intellectuels, les classes aisées et les femmes. Il n'hésite alors plus à considérer ces derniers comme le principal facteur ayant perverti la société musulmane en l'éloignant de la voie de Dieu. Prenons l'exemple de l'intolérance exprimée à l'endroit des femmes par certains leaders islamistes : ces derniers n'hésitent pas à les priver de leurs droits les plus élémentaires dont celui du travail, de l'instruction et du choix du conjoint. Il va de soi qu'une telle attitude réduit considérablement les ressources humaines d'une nation. Les radicaux de l'Islam semblent également obsédés par des questions aussi secondaires que celle du voile intégral, de l'interdiction de la mixité, de la représentation imagée et de la musique...etc. Autant de questions controversées qui n'ont, à ce jour, jamais réussi à faire

l'unanimité des légalistes médiévaux eux-mêmes ! Le discours islamiste s'exprime plus violemment encore lorsqu'il s'agit de politiser le religieux : on n'hésite alors plus à excommunier « l'autre »; la revendication pacifique cède la place à la lutte armée mettant la Sainte Écriture au service de la cause politique.

L'autre façade de la violence s'exprime dans la répression aveugle que certains gouvernants totalitaires imposent aux courants activistes. Les violations des droits civiques, en particulier celui de la liberté d'expression et de la participation politique, provoquent bien souvent des réactions violentes. Ceci expliquant par ailleurs pourquoi certaines mouvances islamistes en sont arrivées à jeter l'anathème sur l'ensemble des gouvernants arabo-musulmans en les considérant comme des « profanes » ou *taruth*, accusant en même temps les religieux modérés de servir les intérêts de la classe dirigeante en l'aidant à la mise en place d'un islam institutionnalisé au service du système.

A la violence des gouvernants autoritaires, on peut ajouter celle des médias. Bien souvent, ces derniers n'hésitent pas à agresser les musulmans dans ce qu'ils ont de plus précieux : leur croyance. Cette même attitude qui donne tout naturellement lieu à ce que Gilles Kepel (*Intellectuels et militants de l'islam contemporain*) qualifie très justement de phénomène de « violence et de contre-violence ».

A la lumière de ce panorama, on voit bien combien il est devenu aujourd'hui difficile de localiser le véritable Islam. Quel modèle musulman-nous souhaitons pour nous-mêmes et pour les autres ? Est-ce le modèle conflictuel qui marginalise l'autre autant que les musulmans eux-mêmes, qui sème la discorde et la haine entre les différentes composantes de la société ? Ou bien opterons-nous pour une religion appelant à la réconciliation avec soi et avec les autres, qui s'exprime par une pratique religieuse modérée au diapason avec le respect des préceptes sacrés et la prise en compte des exigences de la vie moderne, dont principalement la nécessité du développement des sciences et des technologies ?

Aujourd'hui, nous sommes tous appelés à faire la promotion d'un islam de tolérance fondé sur la raison et le respect des valeurs universelles. Un islam tolérant capable de dialoguer avec les autres et

de les appeler par la belle Parole à la voie du juste milieu. Pour que cela puisse un jour se réaliser, le militantisme musulman aurait tout intérêt à revoir son mode opératoire en commençant par renouveler sa compréhension de l'islam et par admettre le recours aux outils épistémologiques contemporains, seul moyen qui lui permettra de suivre l'évolution de la société et de s'adapter aux exigences de la rationalité.

Notre insistance sur la nécessité de faire évoluer le discours religieux n'exempte cependant pas les autres composantes de l'échiquier d'en faire autant. Il en va ainsi aussi bien pour l'élite occidentale que pour les médias et les gouvernants arabo-musulmans. Et alors que les premiers sont invités à faire preuve de plus d'objectivité à l'égard de l'Islam en évitant d'instrumentaliser les dérives de certains courants radicaux pour stigmatiser la culture et la religion musulmanes, il serait également opportun que les gouvernants arabes adoptent une attitude plus démocratique dans leur pratique du pouvoir. Ces derniers auraient tout intérêt à faire participer leurs élites intellectuelles dans le processus de prise de décision, à tendre l'oreille aux plus démunis parmi leurs citoyens, et à lutter efficacement contre la corruption.

Si de telles conditions venaient à se réaliser, il ne resterait alors plus à l'activisme musulman qu'à renouveler son discours en épurant ses rangs des incultes qui lui causent plus de mal que de bien. En prenant par ailleurs soin de former une élite d'experts du dialogue interreligieux chargée de transmettre les trésors de la pensée islamique à l'Occident. Ainsi, le message islamique originel pourrait être présenté au monde sous son véritable visage, celui d'une religion de tolérance et d'ouverture, à l'antipode de l'extrémisme et de toute forme de violence physique ou morale.

**Du même auteur :**

*Abderrahmane al-Thaâlibî et le soufisme* (Abdurrahmane al-Thaâlibî wa al-tasawwuf), Alger, al-Mu'assassat al-Wataniyya li al-kitâb, 1996.

*La notion de temps chez Averroès* (Mafhûm al-zamân 'inda Abû al-Walid Ibn Rochd), Alger, al-Mu'assassat al-Wataniyya li al-kitâb, 1996.



# DIVERSITÉ RELIGIEUSE ET LIBERTÉ DU CULTE CHEZ LES RÉFORMATEURS MUSULMANS DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

Issam TOUALBI

Maître de conférences en Histoire du droit et des institutions islamiques, Université d'Alger I

## **Résumé :**

*Au moment où le système de représentation arabo-musulman se trouve volontairement confondu avec un modèle absolutiste totalement réfractaire aux principes démocratiques et à la notion de diversité religieuse, le rigorisme excessif avec lequel le statut du non-musulman est aujourd'hui perçu par la majeure partie des juristes de l'Islam contribue à nourrir tous les préjugés antimusulmans. L'idéologie islamiste ne fait-elle pas depuis longtemps du rejet principal de la notion de la démocratie et de la diversité religieuse son principal crédo politique et dogmatique ? Mais fort heureusement, tous les savants musulmans ne partagent pas ce déni des valeurs contemporaines. Puisant ses racines dans les thèses des penseurs andalous du XIII<sup>e</sup> siècle, dont principalement Averroès (1126-1198) et Ibn 'Arabî (1165-1240), le courant réformateur musulman du XIX<sup>e</sup> peut à juste titre être considéré comme le véritable promoteur de la tolérance religieuse en Islam. Porté par des penseurs de l'envergure de l'Émir algérien Abdélkader (1808-1883), du persan Djamel-Eddine al-Afghani (1838-1897) ou de l'égyptien Mohammed Abduh (1849-1905), ce courant semble avoir réussi à puiser la substance d'un argumentaire théologique favorable à l'édification d'une société pluriculturelle en terre d'Islam. La réappropriation des écrits et des thèses des réformateurs musulmans du XIX<sup>e</sup> siècle dans le monde arabo-musulman ne peut-elle pas représenter une issue salutaire au cloisonnement doctrinal actuel dans lequel la pensée islamique se trouve enfermée depuis des siècles, voire même constituer une solution de compromis acceptable pour tous ceux qu'effraie aujourd'hui toute velléité de modernisation des sociétés musulmanes ?*

## **Mots-clés :**

*Réformisme – islamisme – Charia – Coran – Médine.*



**A**u moment même où le thème de l’Islam radical occupe le devant de la scène médiatique, grossi qu’il est par la menace terroriste internationale d’un côté, et les guerres menées par les coalitions occidentales en Irak et en Afghanistan de l’autre, la culture juridique musulmane est généralement présentée aux yeux du monde comme un système normatif involutif en rupture totale avec les valeurs des temps modernes. N’est-il pas vrai que le système de représentation arabo-musulman est constamment confondu avec un modèle absolutiste totalement réfractaire aux principes démocratiques et à la notion de diversité culturelle et religieuse ?

Mais dans le même temps où s’énoncent ces jugements à l’emporte-pièce, le rigorisme excessif avec lequel le statut du non-musulman est aujourd’hui perçu par la majeure partie des juristes de l’Islam contribue à nourrir tous les préjugés antimusulmans. Est-il nécessaire de rappeler à quel point l’idéologie islamiste fait aujourd’hui du rejet de la notion de diversité religieuse son principal crédo politique et dogmatique ? Pour avoir une idée plus claire sur la place qu’occupe le principe de pluralité religieuse dans le discours fondamentaliste musulman, arrêtons-nous un instant sur la manière dont le théologien saoudien al-‘Uthaymîn la conçoit : parlant des États laïcs accordant le même statut aux citoyens non-musulmans qu’aux citoyens musulmans, celui-ci n’hésite pas à déclarer que « le gouvernant qui ne fait pas de distinction entre juifs, chrétiens et autres Infidèles d’une part, et citoyens musulmans d’autre part pour en faire une seule et même nation soumise à une seule loi est un infidèle » (al-Fatawa, t. I, p. 541) !

Cette sentence n'est bien évidemment pas exhaustive. On sait en effet que les avis juridiques des savants de l'Islam font souvent preuve d'une attitude de mépris et de dédain à l'égard des minorités religieuses. La majorité des juristes musulmans n'hésite par exemple pas à déclarer le témoignage d'un non-musulman irrecevable devant une cour de justice musulmane. D'autres préfèrent interdire au non-musulman de participer à la gestion de la cité islamique ou même de servir dans son armée régulière. D'autres encore vont même jusqu'à affirmer que le musulman qui assassine un dîmé (non-musulman) doit seulement s'acquitter de la dîme envers sa famille, tandis que dans le cas contraire, c'est le coupable qui doit subir la peine capitale ! Voulant faire dans la surenchère, certains théologiens tels que le fondamentaliste Ibn Fawzân (2010), à la suite du puriste Ibn Taymiya (m. 1328), interdiront tout simplement aux musulmans l'usage des langues étrangères pour la simple raison que « les premiers savants de l'Islam furent unanimes pour interdire aux musulmans de ressembler aux Infidèles dans leur manière de s'habiller et de parler » (t. II, p. 11) !

Comment peut-on raisonnablement souscrire à des propos aussi antinomiques du message coranique originel lorsqu'on connaît tout le respect que celui-ci témoignait à l'endroit de la pluralité religieuse ? Le caractère diversifié de la réalité religieuse de la société médinoise du VIIe siècle n'avait-il pas poussé le Prophète de l'Islam, l'année même de sa désignation à la tête de la cité (623), à établir un pacte délimitant les droits et les devoirs des habitants de la ville sainte ? Cette charte n'était-elle pas allée jusqu'à considérer les non-musulmans comme des citoyens à part entière de la cité multi-confessionnelle en stipulant clairement que les juifs, médinois et mecquois « forment une seule et même nation ; aux juifs leurs religions et aux musulmans la leur » ? Le Prophète de l'Islam n'avait-il pas personnellement condamné à la peine capitale l'un de ses propres fidèles pour avoir injustement assassiné un non-musulman (al-Bayhaqî, h 14643) en répétant que « quiconque aura assassiné un pactisant non-musulman ne sentira pas l'odeur du Paradis » (al-Bukhârî, h. 947) ?

Fort heureusement, tous les savants musulmans ne partageront pas le déni de la pluralité religieuse exprimé par la lecture classique

du droit musulman. Puisant ses racines dans les thèses des penseurs andalous du XIIIe siècle, dont principalement Averroès (1126-1198) et Ibn 'Arabî (1165-1240), on peut aujourd'hui considérer le courant réformateur musulman du XIXe siècle comme le véritable promoteur de la tolérance religieuse et culturelle en Islam.

On sait qu'à l'image d'Averroès qui, au risque de s'attirer le courroux des ulémas de son époque, n'hésitait pas à considérer tout intellectuel ou philosophe, quelle que soit sa croyance ou sa religion, comme un sage et un savant digne de respect et duquel les musulmans doivent tirer le meilleur profit, les réformateurs contemporains insisteront de manière particulière sur le devoir des communautés musulmanes à profiter de l'apport scientifique des autres peuples. De même qu'ils critiqueront avec énergie l'attitude de rejet souvent exprimée par leurs coreligionnaires à l'égard de l'apport culturel et scientifique de l'Occident, au prétexte fallacieux que celui-ci représente une menace pour l'identité arabo-musulmane. Le tunisien Khair-Eddine Pacha (1822-1890) par exemple, considérait que « le seul moyen pour la civilisation musulmane de sortir de son déclin est d'emprunter la démarche scientifique de l'Europe : cela veut dire que nous devons accepter sans aucun complexe les connaissances et les sciences profanes qui nous viennent d'Occident et ne pas les considérer illicites comme le font les fondamentalistes» (cité par Abû Hamdân, 1993, p. 71). L'Émir algérien Abdelkader (1808-1883) ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit que :

*L'homme intelligent doit considérer la valeur de la parole et non celle de la personne qui l'a prononcée. Car si cette parole est vérité, il doit l'accueillir, celui qui l'a dite fût-il réputé injuste ou pervers. On sait que l'or s'extrait du sable, le narcisse de l'oignon, la thériaque des serpents et la rose des épines [...] Parmi les hommes, il y en a qui méconnaissent les ouvrages et les compositions scientifiques des contemporains. Ce dédain est un tort ! Il est absurde de dédaigner les ouvrages de savants qui ont atteint la perfection dans l'écriture. Ce qui produit cet injuste mépris, ce n'est rien de plus que la rivalité et la jalousie (1985, p. 9).*

On notera au passage la distance qui sépare ces paroles de celles de certains radicaux qui continuent aujourd'hui encore de considérer l'intrusion des valeurs occidentales comme une grave atteinte à

l'identité musulmane. On se trouve à mille lieues, par exemple, du rigoriste Ibn al-Qayyim (1292-1349) qui n'hésite pas à décrire les philosophes grecs et musulmans au moyen du pamphlet suivant: « Comment peut-on concilier entre la religion et la philosophie [grecque]?! Comment peut-on assimiler la Parole du Seigneur des mondes et celle des philosophes grecs païens et adorateurs d'idoles ! Comment peut-on comparer un raisonnement éclairé par la lumière de la prophétie à celui d'Aristote, de Platon, d'al-Fârâbî ou d'Avicenne; des gens qui n'ont foi ni en Dieu, ni en Ses attributs, ni en Ses actes, ni en Ses anges, ni en Ses livres ni même en le Jour Dernier ?! » (1998, h. 15514).

N'est-ce pas là un modèle saisissant d'obscurantisme ?

Pour autant que l'exigence averroïste du respect de la diversité culturelle ait pu servir de référent théologique aux réformateurs musulmans contemporains, l'apport du grand mystique Ibn 'Arabî dans ce domaine sera des plus importants. On peut même dire que les idées développées par ce grand penseur andalou et infatigable voyageur en terre de Maghreb sur la question de la diversité religieuse en Islam allaient former les ingrédients d'un véritable bouleversement théologique dans la représentation des rapports des musulmans aux autres peuples.

Partant du principe que la multiplicité des aspects divins est inépuisable puisque Dieu est infini, le mystique andalou fut l'un des premiers théologiens musulmans à suggérer l'idée que par-delà leurs divergences doctrinales et institutionnelles, les systèmes religieux monothéistes ne forment en réalité qu'une seule et même religion. Au sens où l'Islam, le Judaïsme et le Christianisme ne constitueraient qu'une seule et même voie empruntant certes des chemins différents, mais devant conduire en fin de compte au même but : l'agrément et l'amour du Divin. Du point de vue de cet auteur, tous les livres révélés, participent d'une même et unique Révélation apparue aux hommes de différentes manières en fonction de la culture propre à chaque peuple et à des moments différents dans l'histoire de l'humanité.

Partant de cet axiome, Ibn 'Arabî affirme d'emblée que toutes les religions sont à la fois fondées et authentiques. Pour appuyer

son propos, le mystique cite le hadith selon lequel le Prophète avait expressément interdit à ses lieutenants de porter la moindre atteinte aux moines ou d'attaquer leurs monastères. Ibn 'Arabî commente la tradition prophétique de la manière suivante : « Le Prophète nous interdit de porter atteinte aux moines qui choisirent de se consacrer à leur Seigneur. Aussi, le Prophète ne nous a pas enjoins de les appeler à embrasser le message islamique. Cela ne peut s'expliquer que par le fait que le Prophète savait très bien que ces derniers se trouvaient sur le bon chemin de leur Seigneur. Il serait par ailleurs insensé de croire que le Prophète ait pu laisser des gens dans l'égarement. Car il savait très bien que Dieu a des serviteurs qu'Il Se charge d'enseigner» (t. III, p. 371).

En considérant ainsi les religions comme des « sœurs de lait », Ibn 'Arabî n'hésite pas à déclarer courageusement que les religions révélées sont, malgré leurs divergences, toutes à même de conduire leurs adeptes au salut éternel. Aussi, en permettant aux adeptes de diverses religions de se considérer comme « frères », la doctrine de l'unicité des religions permet aux hommes de s'unir autour d'un même objectif : l'accomplissement du bien. Ceci semble en tout cas le sens apparent du verset coranique trop longtemps passé sous silence par l'exégèse classique et qui stipule clairement qu'« en vérité, les musulmans, ceux qui *pratiquent le judaïsme, les sabéens, les chrétiens, quiconque en un seul mot croit en Dieu, au Jour dernier et accomplit le bien n'aura rien à craindre, ni à s'attrister [sur leur sort dans l'au-delà]*» (Coran s5 v69).

Les théories de « l'unicité des religions » et de « la fraternité universelle » telles que défendues par Ibn 'Arabî ne fournissent-elles pas le matériel théologique nécessaire pour une vision universelle du monde religieux? Il n'est donc plus surprenant que les réformateurs du XIXe siècle s'en soient saisis à leur tour pour en faire un concept opératoire dans leurs analyses visant au rapprochement entre l'Orient musulman et l'Occident chrétien. C'est sans doute cette grande affinité de pensée entre les premiers réformateurs du XIIe / XIIIe et ceux du XIXe siècle qui explique la grande tradition de tolérance dont de nombreux théologiens musulmans se sont fait les champions depuis le Moyen Âge. Citons un exemple proche de nous : celui du

grand Cheikh algérien Ahmed al-Alawî (1869-1934). Interrogé par un Français sur le rapport de l'Islam aux autres religions, il eut cette réponse pour le moins édifiante :

*Vous m'avez demandé, cher ami, si l'Islam ne visait que la confrontation avec les autres nations ou bien il autorisait l'amour et la bonté envers elles ? [...] concernant l'amour que l'Islam porte aux "Gens du Livre" en particulier, c'est-à-dire juifs et chrétiens, le Coran reconnaît clairement le droit du fidèle à les aimer et nous impose à plusieurs endroits de les respecter même lors du débat: "Et ne discutez avec les Gens du Livre que de la meilleure façon !" (Coran s29 v46) [...] La conduite du Prophète Mohammed (s.s.p) avec les communautés non-musulmanes illustre bien la sympathie qu'il leur témoignait: il rendait visite à leurs malades, il assistait à leurs enterrements, il mangeait leur nourriture... etc. Il autorisa même ses disciples à épouser les femmes juives ou chrétiennes en les considérant au même rang que celui des notables musulmanes : celles-ci avaient le droit à la pension familiale, à l'héritage et à tous les autres droits matrimoniaux sans qu'elles ne soient contraintes de changer de religion. Y aurait-il meilleur exemple de tolérance? L'Islam considère donc l'épouse juive ou chrétienne au nombre des personnes citées dans le verset suivant : "Il a créé à partir de vous et pour vous des épouses, pour que vous trouviez la tranquillité en elles, et Il a fait [naître] entre vous amour et bonté" (Coran s30 v21)» (r. I, ch. III).*

Et c'est donc aux fins de concrétiser cette tolérance à l'égard des autres religions que les réformateurs du XIXe siècle s'emploieront en permanence à bâtir des ponts entre le monde arabo-musulman et l'Occident. L'Émir algérien Abdelkader par exemple, s'était en son temps rendu célèbre en Europe par ses relations amicales avec le monde chrétien. Il s'était en particulier lié d'une grande amitié avec l'évêque d'Alger Monseigneur Dupuch (1838-1846). Mais aussi avec les adeptes de la loge franc-maçonne Henri IV du Grand Orient de France. L'histoire rapporte aussi que sans l'intervention courageuse de l'Émir en 1860 à Damas en faveur de chrétiens en guerre civile contre les musulmans, un véritable génocide aurait eu lieu. On se rappelle qu'il sauva la vie de quelque 12.000 chrétiens ce qui lui vaudra plus tard la Grand Croix de la Légion d'honneur et celle de l'Ordre du pape Pie IX.

On peut encore citer comme modèles de tolérance religieuse les réformistes égyptiens Djamel-Eddine al-Afghani (1838-1897) et Mohammed Abduh (1849-1905). En plus d'avoir réussi à entretenir des relations conviviales avec les fidèles des autres religions dont ceux de la franc-maçonnerie, ces deux penseurs avaient même pris l'initiative de fonder une association dont le but était de rapprocher les différentes religions. Parmi ses membres actifs, cette association comptait plusieurs personnalités juives et chrétiennes dont l'évêque du Caire Isaac Tillier. Cet extrait de la lettre adressée par le réformiste Mohammed Abduh (1849-1905) à l'évêque Tillier illustre la tolérance des réformateurs à l'endroit des autres religions :

*A l'inspiré par le Vrai et le réputé pour sa sincérité, l'évêque respecté Isaac - que Dieu l'aide dans sa quête et le récompense dignement [...] Nous espérons l'arrivée prochaine d'un temps où la lumière de la connaissance mettra en échec les ténèbres de l'insouciance. Les deux plus grandes religions, le Christianisme et l'Islam, pourront enfin se connaître et se serrer la main avec amour et amitié [...] Nous sommes certains que la Torah, les Évangiles et le Coran seront un jour considérés comme des Livres concordants, des Saintes Écritures qui se confirment mutuellement, étudiés et vénérés par les enfants et les adeptes de chaque religion. C'est alors que Dieu établira sa lumière sur la terre et la Religion vraie [universelle] dominera sur toutes les autres religions (1993, t. II, p. 363-364).*

Il en sera de même, encore une fois, pour l'imam algérien Ahmed al-Alawî (1869-1934) qui allait inspirer plusieurs projets en relation avec le monde occidental parmi lesquels la construction d'un hôpital franco-musulman et celle de la Mosquée de Paris qu'il inaugura lui-même en 1926. Entre-temps, il n'avait jamais cessé d'accueillir dans sa zawiya de Mostaganem (Algérie) plusieurs personnalités occidentales de renom à l'image de Gustave Jossot et de Marcel Carret. Son disciple et successeur le Cheikh 'Adda Bentounès (1898-1952) poursuivra son œuvre en fondant l'*Association des Amis de l'Islam* dont l'un des principaux slogans était : « Ne demandez pas à un homme quels sont sa race, son pays, ou sa religion, demandez-lui quelle vérité il cherche » (cité par Cheikh K. Bentounès, 2003).

Il paraît donc évident que pour autant que les conditions de leur

application soient un jour réunies dans les sociétés musulmanes, les théories de la « fraternité universelle » et de « l'unicité des religions » faciliteraient l'émergence naturelle, car conforme au texte coranique, de valeurs modernes telles que la notion de citoyenneté. Il n'est donc guère surprenant que le grand penseur Djamel-Eddine al-Afghani (1838-1897) en soit arrivé, il y a plus d'un siècle, à affirmer que les citoyens non-musulmans doivent avoir les mêmes droits et devoirs que les citoyens musulmans. Voilà ce qu'il écrit en substance à ses concitoyens à ce sujet:

*Soyez frères dans la citoyenneté et entraidez-vous ! Levez-vous contre toute personne qui tenterait d'envahir votre pays ! Sachez que Dieu est le Seigneur des mondes, non pas uniquement celui des juifs, des chrétiens ou des musulmans ! Les adeptes de toutes les religions doivent être par rapport à la nation à l'image des membres d'un même corps ; si l'un de ses organes souffre, le corps tout entier se met à réagir* (cité par Madjdi, 1996, p. 109).

On retrouve cette idée clairement développée dans les textes fondateurs du Parti national égyptien dont l'initiateur de la charte, Mohammed Abduh (1849-1905), ne manque pas de préciser ce qui suit :

*Le Parti national est un parti politique et non pas religieux. Il est composé d'hommes et de femmes de confessions différentes. Ont le droit d'y adhérer juifs, chrétiens et toute personne qui cultive la terre d'Égypte et parle sa langue. Ils sont tous frères et sont tous égaux en droits civiques et politiques.*

On peut donc retenir pour terminer, que les réformateurs musulmans du XIXe siècle auront parfaitement réussi à dépasser le principal obstacle doctrinal à l'édification d'une société pluriculturelle et religieuse en terre d'Islam. C'est en soumettant ainsi les textes sacrés à une lecture rationnelle objective que ces derniers puiseront la substance de leur argumentaire en faveur de la dénonciation de l'inégalité entre sujets de confession différente.

On comprend mieux par ailleurs pourquoi les réformateurs du XIXe siècle, à la suite de leurs prédécesseurs des XIIe et XIIIe siècles, auront régulièrement fait l'objet d'une forte animosité de la part des



forces conservatrices. En plus d'avoir généralement été accusés de véhiculer des idées novatrices contraires à la Tradition et proches de l'hérésie, il n'était pas rare aussi que leurs idées soient également assimilées à une adaptation des thèses rationalistes et humanistes des philosophes européens des Lumières. Ce qui a souvent valu aux réformateurs musulmans d'avoir été non seulement marginalisés, mais également suspectés d'être des « alliés de l'Occident chrétien » et les instruments passifs de l'hégémonie culturelle européenne.

Rappelons combien de grands réformateurs de la trempe de Jamal-Eddine al-Afghani (1838-1897) et de Mohammed Abduh (1849-1905) furent l'objet de persécutions de la part des ulémas d'Istanbul et d'Égypte qui les contraignirent à démissionner de leurs postes d'enseignants avant de les forcer à un long exil en France. Il en sera de même pour le magistrat Ali Abderrazzaq (1888-1966) qui sera, lui aussi, révoqué de l'institution judiciaire égyptienne après qu'on lui ait retiré son diplôme et qu'on l'ait de surcroît contraint à abjurer publiquement ses positions anticonformistes. Son homologue syrien Abderrahmane al-Kawâkibî (1855-1902) n'eut pas la même chance : d'abord incarcéré pour son opposition au dogme classique du Califat, il sera exilé en Égypte en 1899 avant d'être assassiné en 1902.

Bien plus proche de nous, le cas du grand cheikh algérien Mehdi Bentounès qui fut d'abord incarcéré par les autorités algériennes en raison de ses prises de position religieuses et politiques anticonformistes, puis exproprié de ses biens et cela jusqu'à sa mort non élucidée à ce jour en 1975. Citons encore le cas du théologien soudanais Mohammed Mahmoud Taha exécuté le 18 janvier 1985 par la justice de son pays en raison de ses appels à une nouvelle lecture du Coran. Ajoutons enfin le cas du penseur N-H. Abû Zeïd dont la nouvelle approche herméneutique du Coran avait conduit à l'annulation de son mariage pour apostasie par la Cour Égyptienne, puis à l'exil forcé vers les Pays-Bas jusqu'à sa mort en 2010.

Il va sans dire que la longue série de violences morales et physiques qui a émaillé la vie des réformateurs musulmans à travers les âges pourrait dissuader plus d'un juriste à s'aventurer aujourd'hui dans la voie périlleuse de l'anticonformisme. Ceci est un fait. Mais lorsque nous savons par ailleurs que la persécution régulièrement

entretenu contre les libres penseurs de l'islam a toujours été exercée avec l'appui des gouvernants musulmans qui avaient tout intérêt à complaire à leurs affidés, théologiens conservateurs et commandeurs attirés de cette « orthodoxie de masse » dont parle Y. Ben Achour (2009), n'y aurait-il pas quelques raisons objectives d'espérer en ce vent de « printemps arabe » qui semble marquer la fin des dictatures politico-religieuses en terre d'islam, une possibilité de renouveau de la pensée musulmane ?

De ce point de vue, la redécouverte des écrits et des thèses juridiques des réformateurs de l'islam dans le monde arabo-musulman pourrait représenter une issue salutaire au cloisonnement actuel dans lequel la pensée islamique se trouve enfermée depuis des siècles, et pourrait même constituer une excellente solution de compromis acceptable pour tous ceux qu'effraie aujourd'hui toute velléité de modernisation des sociétés musulmanes.

**Du même auteur :**

*Le renouveau du discours religieux (Ihyâ' al-wa'z al-dîni)*, Houma éditions, Alger, 2005.

*Les joyaux éclatants dans l'exégèse du Coran*, Casbah éditions, Alger, 2009.



# LA NOTION DE DIVERSITÉ RELIGIEUSE DU POINT DE VUE D'UN MYSTIQUE MUSULMAN DU XX<sup>E</sup> SIÈCLE :

## Regard sur la Lettre à l'Occident du Cheikh Ahmed al-Alawî

Cheikh Kasmi Idris

Président d'Honneur de l'Association  
Sidi Abderrahmane al-Thaâlibî  
pour la Préservation du Patrimoine

### **Résumé :**

*Ayant fait de la promotion de l'idéal de la fraternité humaine, de l'amour et de la paix entre les hommes l'une de ses principales croisades, le Cheikh algérien al-Alawî (1869-1934) devint rapidement célèbre auprès de ses contemporains pour sa compassion envers le genre humain au-delà de leurs appartenances raciales ou religieuses. Nonobstant l'intérêt philosophique que peut revêtir le nombre colossal de ses écrits, la Lettre à l'Occident ici présentée et également connue sous le nom des "Dix réponses" demeure sans aucun doute l'un de ses traités les plus d'actualité. Faisant suite à une série de questions qui lui furent adressées par un français nouvellement converti à l'Islam, dont celle en particulier relative au regard porté par l'Islam sur la pluralité religieuse, le Cheikh y répond avec une grande habileté qui, il y a près d'un siècle déjà, laissait déjà entrevoir tout l'humanisme et l'ouverture d'esprit de ce « moderniste musulman » comme aimait à le qualifier Augustin Berque (1936). Ne serait-il pas aujourd'hui bienvenu de la part de l'État algérien en particulier et du monde musulman en général de se réconcilier avec l'héritage spirituel de ce géant du mysticisme islamique, chanfre inégalé de la philosophie des Droits humains et du dialogue interculturel et religieux ?*

### **Mots-clés :**

*Islam - Alawî – Paix – Djihâd – Amour.*

L'histoire retiendra que le Maghreb en général et l'Algérie en particulier ont connu, à intervalles réguliers, l'émergence d'un certain nombre de personnalités que l'on peut qualifier de mythiques et qui devaient profondément marquer leurs identités culturelles. Célèbres par leurs dévotions, communément admis comme étant des « saints » (awliyâ') ou « proches de Dieu » (ahl Allah), ces personnages hors du commun du patrimoine maghrébin ont, de tout temps, constitué les guides par excellence de populations en quête permanente d'espérance et dans un monde en changement constant.

C'est dans le droit fil de cette longue lignée de maîtres spirituels que se situe l'œuvre du grand mystique de Mostaganem (Algérie), le Cheikh Ahmed al-Alawî (1869-1934). Ayant été désigné à la tête de l'ordre soufi Châdulî-Darkawî à la mort de son maître Cheikh al-Buzaydi en 1909, Ben Aliwa comme on l'appelait alors n'allait pas tarder à se rendre célèbre au sein de la communauté savante de l'Islam du XXe siècle en devenant l'un des premiers théologiens musulmans à intégrer de manière systématique dans sa doctrine religieuse la notion de fraternité universelle et de dialogue interreligieux.

Ayant fait de la promotion de l'idéal de la fraternité humaine, de l'amour et de la paix entre les hommes l'une de ses principales croisades, le Cheikh devint rapidement célèbre auprès de ses contemporains pour sa compassion envers le genre humain au-delà des appartenances raciales ou religieuses. L'aspect de sa personnalité

qui marqua en effet le plus les personnes qui l'ont côtoyé, en particulier celles d'origine occidentale, était la grande ouverture d'esprit qu'il exprimait à l'endroit des autres religions. En 1930 déjà, le Docteur Marcel Carret rapportait avec une grande émotion sa première rencontre avec le Cheikh :

*Dès le premier contact j'eus l'impression d'être en présence d'une personnalité sortant de l'ordinaire [...] Ce qui me frappa tout de suite, ce fut sa ressemblance avec le visage sous lequel on a coutume de représenter le Christ. Ses vêtements, si voisins, sinon identiques, de ceux que devait porter Jésus, le voile de très fin tissu blanc qui encadrait ses traits, son attitude enfin, tout concourait pour renforcer encore cette ressemblance [...] Ce que j'appréciais particulièrement en lui était l'absence complète de tout prosélytisme. Il émettait ses idées lorsque je le questionnais, mais paraissait fort peu se soucier que j'en fisse mon profit ou non. Non seulement il ne tenta jamais le moindre essai de conversion, mais pendant fort longtemps il parut totalement indifférent à ce que je pouvais penser en matière de religion.*

C'est sans doute cette vision d'ouverture qui poussera tôt le maître à inspirer un certain nombre de projets en relation avec l'Occident, tels que l'hôpital franco-musulman et la Mosquée de Paris qu'il inaugura lui-même en 1926. Il fut également le premier mystique musulman à fonder une zawiya (école spirituelle) en Occident : d'abord celle de Paris qu'il inaugura lui-même, puis une seconde aux Etats-Unis fondée par l'un de ses disciples de nationalité américaine. Ses enseignements permirent aussi à plusieurs Occidentaux de découvrir un Islam de paix et de tolérance avant d'en embrasser la foi. On peut citer à ce sujet le peintre et écrivain Gustave Jossot (Abdel Karim), l'auteur du *Sentier d'Allah* et de Martin Lings (Abû Bakr Siraj El-din) le gardien des manuscrits du muséum de Londres, auteur de plusieurs livres traitant de l'Islam parmi lesquels *Cheikh El-Alawi : un saint-soufi du vingtième siècle, Qu'est-ce que le soufisme? et Mohammed : Sa vie selon les sources les plus anciennes.*

En plus des relations étroites qu'il entretenait avec les communautés non-musulmanes d'Algérie, en particulier les communautés chrétiennes, le Cheikh créa également en 1919j, une

revue intitulée *Lisân Eddine* qui s'était fixé pour principal objectif de sensibiliser ses contemporains à la morale et à l'amour du prochain, mais aussi celui de combattre toutes les expressions de violence et d'encourager le dialogue culturel pour le bien-être de toute l'humanité. Nonobstant le fait que cette revue lui permit de traiter de plusieurs problèmes de société, elle lui octroya également l'occasion d'exposer au grand jour ses enseignements et de les faire connaître aussi bien à ses coreligionnaires qu'aux adeptes des autres religions. Malheureusement, l'administration coloniale interdira la parution de *cette revue* à partir de 1922. Ne se décourageant pas pour autant, le Cheikh allait, quelques années plus tard, réitérer l'expérience en fondant une autre revue qu'il intitula cette fois-ci *al-Balâgh al-djazâ'irî*. Bien que le thème de la vertu et de la fraternité humaine aient constitué la pierre angulaire des deux revues du Cheikh, cela ne l'empêcha pas d'y traiter d'autres questions d'actualité dont celle en particulier relative à la protection de l'environnement. Lui-même répétait souvent à cet égard : « Protégez la mer et évitez de la polluer ! C'est en elle que se trouve votre survie et les habits que vous portez ».

D'un autre côté, le Cheikh se lança tôt dans la vie associative pour en faire un outil efficace dans la promotion de ses idéaux. C'est dans le droit fil de ce militantisme associatif qu'il en arriva, par exemple, à demander aux autorités coloniales de lui confier les jeunes détenus afin de les aider à réintégrer la société. Ou qu'il organisait annuellement la fête de la confrérie à laquelle étaient conviées des personnalités religieuses de différentes confessions.

Ayant fait de la réhabilitation de la morale le pivot de son œuvre réformiste, cette morale mohammadienne comme il aimait à l'appeler, l'histoire retiendra de ce grand homme le respect sincère qu'il témoignait aussi bien à ses amis qu'à ses plus virulents détracteurs. Tout autant que son sens de la responsabilité communautaire et sa persévérance face aux difficultés. On rapporte que peu avant sa mort, et alors qu'il se tordait de douleur, il continuait malgré tout à revoir ses écrits. Le voyant dans cet état, l'un de ses disciples lui conseilla de se reposer. Et lui de lui répondre en s'écriant : « Comment peux-tu me demander de me reposer alors que l'humanité se trouve face à un

immense péril?! Laisse-moi donc avec mon mal : chacun fait ce qu'il a à faire : le mal fait son travail et moi je fais le mien!».

Au-delà du nombre colossal d'articles et d'ouvrages qu'on lui attribue dans le domaine du mysticisme et du droit musulman, le Cheikh s'était également intéressé aux sciences dites « profanes » dont particulièrement l'astrologie et la médecine. Nonobstant l'intérêt épistémologique et philosophique que ses écrits peuvent avoir aujourd'hui dans un monde en quête croissante de sens, la *Lettre à l'Occident* dont nous présentons ici quelques extraits demeure sans doute l'un de ses traités les plus d'actualité. D'autant plus que, contrairement à ses autres traités qui firent l'objet de plusieurs éditions et traductions en langues occidentales, ce manuscrit toujours conservé aux archives de la zawiya alawiya de Mostaganem n'a à ce jour jamais été publié et encore moins traduit en langue française. Connue également sous le nom des *Dix réponses* (Al-adjwiba al-'âchira), tout ce que l'on sait au sujet de la rédaction de la *Lettre à l'Occident* est que celle-ci avait fait suite à une série de questions adressées au Cheikh par un français nouvellement converti à l'Islam. Des questions aussi actuelles que celles relatives au regard porté par l'Islam à la laïcité, à l'émancipation des femmes et à la notion de diversité religieuse et culturelle. A ces questions, en particulier celle concernant la pluralité religieuse dans le dogme musulman, le Cheikh répondra avec une grande habileté ce qui, il y a près d'un siècle déjà, laissait déjà entrevoir tout l'humanisme et l'ouverture d'esprit de ce « moderniste musulman » comme aimait à le qualifier Augustin Berque (1936). Nous pensons en tout cas qu'il serait pour le moins bienvenu aujourd'hui que l'Etat algérien en particulier et le monde musulman en général, puissent se réapproprier l'héritage spirituel de ce géant du mysticisme islamique, chantre inégalé de la philosophie des Droits humains et du dialogue interculturel et religieux.

Suivons, à grands traits, quelques passages de la *Lettre à l'Occident* du vénérable Cheikh (Réponse I, chapitre 1-7) :

“Vous m'avez demandé, cher ami, si l'Islam ne visait qu'à se



confronter aux autres nations ou si, au contraire, il acceptait l'idée de se lier à elles par l'amour et la bonté ? Avant d'essayer d'apporter une réponse à votre question, je me dois tout d'abord de signaler que si les principes de l'Islam originel apparaissaient à nos contemporains, sans doute se hâteraient-ils d'embrasser cette religion comme le firent ceux qui vécurent au temps de son expansion. Les premières communautés de non-arabes islamisées ne devaient pas avoir plus de sens que celles actuelles. C'est seulement qu'aujourd'hui, les malentendus et les préjugés se sont tellement propagés que l'Europe ne retient de l'Islam que l'image délétère d'une culture suscitant la peur et le mépris. De ce point de vue, les sociétés musulmanes apparaissent le plus souvent comme des communautés barbares assoiffées de sang. Mais ô combien l'Islam peut être éloigné d'une telle représentation!

On sait d'un autre côté que vos sociétés modernes se vantent aujourd'hui du fait de ne jamais juger un accusé qu'une fois avoir établi la preuve de sa culpabilité. Mais alors pourquoi ne pas entendre les arguments de l'Islam dont le texte coranique demeure l'expression la plus parfaite ? Nous jugerons ensuite avec équité et libres de tout préjugé de la convivialité ou non de celui-ci.

*Ils veulent éteindre avec leurs bouches la lumière d'Allah alors qu'Allah ne veut que parachever Sa lumière (Coran s 9 v32) ;*

*Ne t'afflige pas sur eux et ne sois pas tourmenté par leurs complots ».*  
(Coran s 27 v 70).

On notera au passage que les fondements de l'Islam et ses nobles principes ne sont pas méconnus de bien des intellectuels européens. D'ailleurs, nombreux sont ceux parmi ces derniers à s'être montrés équitables envers l'Islam et leurs écrits demeurent la meilleure preuve! Citons à cet égard Gustave Le Bon qui, faisant preuve d'une grande sagesse dans son célèbre ouvrage *La civilisation des Arabes* (1884), décrit la religion musulmane de la manière suivante:

*L'islamisme peut revendiquer l'honneur d'avoir été la première religion qui ait introduit le monothéisme pur dans le monde. C'est de ce monothéisme pur que dérive la simplicité très grande de l'islamisme et*

*c'est dans cette simplicité qu'il faut chercher le secret de sa force. Facile à comprendre, il n'offre à ses adeptes aucun de ces mystères et de ces contradictions si communs dans d'autres cultes, et qui heurtent trop souvent le bon sens. Un Dieu absolument unique à adorer ; tous les hommes égaux devant lui ; un petit nombre de préceptes à observer, le paradis comme récompense, si on observe ces préceptes, l'enfer comme châtiment, si on ne les observe pas. Rien ne saurait être plus clair ni moins prêter à l'équivoque. Cette extrême clarté de l'islamisme, jointe au sentiment de charité et de justice dont il est empreint, a certainement beaucoup contribué à sa diffusion dans le monde. De telles qualités expliquent comment des populations qui étaient chrétiennes depuis longtemps, comme les Égyptiens à l'époque de la domination des empereurs de Constantinople, ont adopté les dogmes du prophète aussitôt qu'elles les ont connus, alors qu'on ne citerait aucun peuple mahométan qui, vainqueur ou vaincu, soit jamais devenu chrétien. (1884, t. II, p. 119).*

Pour ce qui est maintenant du regard que l'Islam porte aux autres religions, le texte sacré est à mon sens suffisamment clair à ce sujet pour qu'on ait besoin de faire la preuve de sa convivialité. Le Coran ne dit-il pas clairement à ce sujet :

*Allah ne vous défend pas d'être bienfaisants et équitables envers ceux qui ne vous ont pas combattus pour la religion et ne vous ont pas chassés de vos demeures. Allah aime ceux qui sont équitables (Coran s60 v8).*

Ce verset n'est-il pas en soi suffisant pour toute personne animée de bonnes intentions à l'égard de la religion et de la culture musulmanes? Le Coran n'y ordonne-t-il pas explicitement au fidèle d'être bon envers autrui à l'exception de ceux qui lui font la guerre à cause de sa religion ? Et même ceux qui guerroyent contre les musulmans se voient un peu plus loin touchés par la grâce du verset dont l'intonation générale enjoint aux Croyants « d'avoir de bonnes paroles avec les gens » (Coran s2 v83).

Il serait donc bienvenu de la part de nos contemporains de méditer les deux versets précédents.

Pour ce qui maintenant de la sympathie de l'Islam pour les « Gens du Livre » en particulier, c'est-à-dire les Juifs et les Chrétiens, le Coran reconnaît clairement le droit du fidèle à les aimer, et nous impose à plusieurs endroits de les respecter même lors du débat:

*Ne discutez avec les Gens du Livre que de la meilleure façon ! (Coran s29 v46)*

*O Gens du Livre ! Venez à une parole commune entre nous et vous : "que nous n'adorions que Dieu sans rien Lui associer et que nous ne prenions point de dieux en dehors de Dieu". S'ils tournent le dos, dites : "Soyez témoins que nous, nous sommes soumis" (Coran s3 v 64).*

Observons la subtilité avec laquelle le Coran s'adresse aux Juifs et aux Chrétiens ! D'ailleurs, la conduite du Prophète Mohammed (s.s.p) avec les communautés non-musulmanes illustre bien la sympathie qu'il leur témoignait : il rendait visite à leurs malades, il assistait à leurs enterrements, il mangeait leur nourriture... Il autorisa même ses disciples à épouser les femmes juives ou chrétiennes en les plaçant au même rang que celui des notables musulmanes : celles-ci avaient le droit à la pension familiale, à l'héritage et à tous les autres droits matrimoniaux sans qu'elles ne soient contraintes de changer de religion. Y aurait-il meilleur exemple de tolérance ? L'Islam considère donc l'épouse juive ou chrétienne au nombre des personnes citées dans le verset suivant :

*Il a créé à partir de vous et pour vous des épouses, pour que vous trouviez la tranquillité en elles, et Il a fait [naître] entre vous amour et bonté (Coran s30 v21).*

Cette attitude, mon cher ami, concerne la tolérance de l'Islam à l'endroit des adeptes des autres religions en général. Mais il faut cependant savoir que les Musulmans demeurent liés aux Chrétiens par un lien bien plus amical au point que l'Islam ait failli, à un moment donné, les prendre pour alliés dans ses campagnes militaires. Je ne sais pas ce que les Chrétiens en pensent aujourd'hui, mais le texte coranique nous apprend que parmi leurs ancêtres qui vécurent au temps du Prophète (s.s.p), certains témoignaient d'une grande amitié pour les musulmans:

*Tu trouveras que les [gens] plus disposés à aimer les croyants sont ceux qui disent: "Nous sommes chrétiens". C'est qu'il se trouve parmi eux des prêtres et des moines et qu'ils ne s'enflent pas d'orgueil (Coran s5 v82).*

Et le Cheikh Ahmed al-Allaoui de poursuivre :

“Voyons comment le Divin gratifie les Chrétiens pour leur sympathie envers les musulmans ! L'amitié de l'Islam pour eux demeure toutefois plus grande ; il nous suffit pour cela de nous remémorer à quel point les Musulmans furent attristés le jour où les Perses emportèrent la victoire sur les Byzantins. A un point tel que Dieu Lui-même les réconforta en leur promettant que Byzance [c'est-à-dire le pays des Chrétiens] allait reprendre le dessus sur le pays de Perse :

*Les Romains [d'Orient ou Byzantins] ont été vaincus dans le pays voisin. Et après leur défaite ils seront de nouveau les vainqueurs, dans quelques années. A Allah appartient le commandement, au début et à la fin, et ce jour-là les Croyants se réjouiront (Coran s30 v1-4).*

Observez, mon cher ami, comment le Coran relate la joie des Musulmans à l'annonce de la victoire des Chrétiens sur les Païens ! Et voyez la manière avec laquelle Dieu les réconforte en leur annonçant la victoire des Chrétiens « dans quelques années ». Mais peut-on aujourd'hui imaginer des Chrétiens se réjouissant de la victoire d'un Musulman ?!

Quant à la manière avec laquelle l'Islam appelle les autres nations à adhérer à son message, il faut bien savoir que celle-ci a toujours été subtile : cette subtilité représente le fondement même du message islamique. Si les Païens [Quraychites] n'avaient pas commencé à le combattre pour le forcer à se défendre, sans doute n'aurait-il jamais enjoint à ses fidèles de prendre les armes. Quiconque parmi nos contemporains parcourt le Livre-Saint y trouvera le contraire de ses préjugés. N'y est-il pas dit par exemple :

*Appelle au sentier de ton Seigneur par la sagesse et la bonne exhortation ! Et discute avec eux de la meilleure façon ; ton Seigneur connaît parfaitement celui qui s'égare de Son sentier et Il connaît bien ceux qui sont bien guidés (Coran s16 v125).*

Telle est la manière avec laquelle l'Islam s'adresse aux non-musulmans ! Rien à avoir en tout cas avec l'image de violence qui lui est si souvent attribuée par les incultes. Je pense que si l'Islam était parvenu jusqu'en Europe en gardant sa pureté originelle, c'est-à-dire d'appeler à Dieu par la sagesse et la bonne exhortation comme le faisait le Prophète (s.s.p) avec les païens et les scribes juifs malgré leur rudesse légendaire, sans doute aurait-il convaincu les Occidentaux de l'embrasser. Malheureusement, la religion musulmane est parvenue jusqu'aux frontières de l'Europe au moyen de l'épée ; cela aura constitué la principale raison justifiant l'animosité de l'Occident à son endroit mais aussi un facteur ayant occulté ses principes originels de tolérance et de convivialité. Car les Européens ne sont pas si différents des Perses et des nations qui ont adhéré au message islamique. Nous pensons au contraire qu'ils auraient constitué de bien meilleurs musulmans !

Concernant maintenant le traitement réservé par l'Islam aux non-musulmans, on sait que la plupart de nos contemporains qui méconnaissent ses préceptes, qu'ils soient d'ailleurs musulmans ou non, pensent que cette religion n'accorde aucun droit aux minorités religieuses. Bien heureusement, l'Islam est exempt d'une telle infamie ! La Tradition du Prophète (s.s.p) et la chronique des Califes demeurent à ce propos les meilleurs témoins du grand respect de l'Islam pour les minorités religieuses. Le second calife de l'Islam, Umar Ibn al-Khattab (634-644), ne s'était-il pas rendu célèbre pour le bon traitement qu'il réservait aux non-musulmans parmi ses sujets? Il vous suffit, mon ami, de parcourir les lignes qu'il adressa aux Chrétiens lors de sa prise d'Ilya et vous déduirez par vous-même les bonnes intentions de l'Islam. Les fausses accusations lancées ici et là contre cette religion ne devraient alors plus subsister en vous. Voici le texte en substance :

*Au nom de Dieu clément et miséricordieux ; voici ce que Abdullah Umar, Emir des Croyants, accorde aux habitants d'Ilya comme garanties:*

*Il leur promet la sécurité pour leurs personnes, leurs fortunes, leurs églises, leurs crucifix, et tous les symboles de leur religion. Que leurs*

*églises ne soient jamais habitées ou démolies. Que personne ne porte atteinte à leurs personnes, à leurs propriétés et à leurs fortunes. Qu'ils ne soient point contraints de changer de religion. Qu'aucun d'entre eux n'ait à avoir soif ni à partager sa demeure avec un juif [...]*

*Ce qui se trouve dans ce traité est le Pacte de Dieu et la protection des califes et des Croyants tant qu'ils [les Chrétiens] s'acquitteront de la dîme. Ont témoigné Khalid Ibn al-Walid, 'Umrû Ibn al-'Âs, Abderrahmane Ibn 'Aufet Muawiya qui l'a transcrit de sa main en l'an quinze de l'hégire (636 Apr. J-C).*

Je pense pour ma part que le texte précédent est suffisamment clair pour écarter la fausse accusation d'intolérance religieuse souvent lancée contre l'Islam par ses détracteurs. Y aurait-il dans l'histoire humaine une culture qui se soit montrée plus tolérante à l'endroit des adeptes des autres religions ? D'autant plus que l'on sait que le Prophète de l'Islam lui-même insistait de manière particulière sur le respect des droits des minorités religieuses lorsqu'il dit :

*Quiconque se sera montré injuste avec un pactisant [non-musulman], l'aura privé de ses droits, fait porter plus que ses capacités, ou pris son bien sans son consentement, j'en serais l'accusateur au Jour Dernier. (Abû Dâwûd, h. 2654)*

Peut-on, en conséquence, envisager une place plus élevée à l'intérieur de la société musulmane que celle accordée au non-musulman : celle dont le protecteur au Jour Dernier sera le Prophète lui-même ? Est-ce que les personnes qui se vantent de militer pour la défense des droits humains ont un jour prononcé de semblables paroles ?

Certes, on pourra nous objecter le fait que les souverains musulmans n'ont jamais réellement mis en pratique les principes que nous venons d'évoquer. Ceci est un fait. Mais je leur rétorquerai en disant que celui qui contredit les principes universels de l'Islam en porte personnellement la responsabilité sans que celle-ci doive être attribuée à la religion. Pour notre part, nous nous contentons de citer les préceptes de l'Islam sans accorder de crédit aux agissements de ceux qui font l'inverse de ce que dit la religion. Il nous suffit d'avoir pour modèle de conduite celui des guides de l'Islam, c'est-à-

dire les premiers califes. Quant à ceux, gouvernants ou gouvernés, qui refusent de craindre Dieu en bafouant les droits de ses serviteurs [non-musulmans], il nous suffit de savoir que le Prophète en sera l'accusateur au Jour Dernier. Y aurait-il meilleur avertissement pour quiconque se montre raisonnable et possède un cœur ? On retiendra donc encore une fois que bien des préjugés contre l'Islam ne reposent sur aucun fondement dogmatique.

D'ailleurs, le traitement que la Tradition islamique réserve aux communautés non-musulmanes lors des conquêtes militaires illustre bien son respect pour le genre humain. Nous évoquons ici la question très délicate du *djihad* que l'Occident considère aujourd'hui comme l'un des principaux torts de l'Islam. Cette notion symbolique, rappelons-le, exprimait à l'origine l'expansion de la représentation sociale musulmane au reste du monde. L'Islam se considéra en effet et dès ses débuts porté par une mission civilisatrice à l'instar du monde occidental aujourd'hui. Comment sinon expliquer le fait que les Musulmans n'aient pas cherché à imposer leur mode de vie aux pays européens qu'ils ont conquis ? Tout simplement parce qu'ils les considéraient comme étant déjà civilisés. Alors même qu'il en fut tout autrement pour les peuples barbares pour lesquels l'Islam aura été d'un grand secours et l'histoire demeure le meilleur témoin. Quiconque aura sérieusement étudié l'Islam connaît bien cette réalité historique.

Pour mieux évaluer la tolérance du droit de la guerre musulman, nous citons ici, en comparaison, un court passage de la Torah relatif au traitement qui y est réservé aux peuples vaincus :

*Quand tu t'approcheras d'une ville pour l'attaquer, tu lui offriras la paix.*

*Si elle accepte la paix et t'ouvre ses portes, tout le peuple qui s'y trouvera te sera tributaire et asservi.*

*Si elle n'accepte pas la paix avec toi et qu'elle veuille te faire la guerre, alors tu l'assiégeras. Et après que l'Éternel, ton Dieu, l'aura livrée entre tes mains, tu en feras passer tous les mâles au fil de l'épée. Mais tu prendras pour toi les femmes, les enfants, le bétail, tout ce qui sera dans la ville, tout son butin, et tu mangeras les dépouilles de tes ennemis que*

*l'Éternel, ton Dieu, t'aura livrés. C'est ainsi que tu agiras à l'égard de toutes les villes qui sont très éloignées de toi, et qui ne font point partie des villes de ces nations-ci.*

*Mais dans les villes de ces peuples dont l'Éternel, ton Dieu, te donne le pays pour héritage, tu ne laisseras la vie à rien de ce qui respire. Car tu dévoueras ces peuples par interdit, les Héthiens, les Amoréens, les Cananéens, les Phéréziens, les Héviens, et les Jébusiens, comme l'Éternel, ton Dieu, te l'a ordonné.*

(Deutéronome, 20 : 10-17).

Avez-vous rencontré, cher ami, dans la Loi islamique pareils préceptes? A-t-on un jour entendu le Prophète de l'Islam autoriser ses fidèles à mettre à mort des personnes innocentes dont les femmes, les enfants et les faibles incapables de guerroyer comme cela semble être le cas dans l'Ancien Testament ? Bien entendu, je ne suis aucunement opposé aux préceptes divins [de la Torah] une fois l'authenticité du texte établie. Je n'ai cité le passage précédent que dans le seul but de mettre en évidence l'humanisme originel de la Tradition musulmane. Je pense que tout religieux qui connaît les préceptes de l'Ancien Testament relatifs au droit de la guerre n'adhèrera jamais aux fausses accusations lancées ici et là contre l'Islam.

Je sais, cher ami, que vous aimeriez que je développe davantage la question du *djihad*. Je me contenterai seulement d'ajouter ici que l'Islam recommande toujours d'appeler les non-croyants à la foi en le Dieu unique de manière pacifique : si ces derniers y adhèrent, ils deviennent des Croyants et auront, de ce fait, les mêmes droits que les Musulmans. S'ils refusent de le faire, ils peuvent se joindre au Pacte de Paix en s'acquittant tout simplement de l'impôt légal ou « dîme », qui leur garantit la protection de l'Etat aussi bien pour leurs fortunes que pour leurs personnes comme mentionné ci-haut dans le pacte d'Ilya. Dans le cas, enfin, où ces derniers refusent la paix et décident d'entrer en guerre contre les Musulmans, l'Islam enjoint malgré tout à ses fidèles de respecter les règles de la dignité humaine en leur interdisant de torturer l'ennemi ou de tuer les enfants, les femmes, les vieillards, les moines et ceux qui ne prennent pas les armes : les traités de droit musulman sont très clairs à ce sujet. Le



Coran ne dit-il pas clairement au sujet du Prophète de l'Islam :

*Nous ne t'avons envoyé qu'en tant que miséricorde pour les mondes* (Coran s21 v107)

*Et même pendant le combat, l'Islam enjoint constamment aux Musulmans d'accepter la paix lorsque celle-ci leur est proposée :*

*Et s'ils tendent vers la paix, tends vers elle et remets toi à Allah* (Coran s8 v61).

\* \* \*

On voit bien, au terme de cette rapide incursion dans l'entretien épistolaire du Cheikh Ahmed al-Alawî avec son locuteur français, comment la double dimension humaniste et universaliste de l'Islam ressort on ne peut plus clairement. Par-delà, on aura pu observer que le texte coranique inscrit, a contrario des présupposés et prénotions qui travaillent aujourd'hui à le présenter comme un catalogue sur la violence religieuse et le terrorisme international, celui-ci appelle, bien au contraire, à une relation de paix et de fraternité interculturelle.